

LA COMÉDIE CLAUSTROPHOBE

LE THÉÂTRE MOUCHARDE LA VIE



КЛАУСТРОФОБИЧНА КОМЕДИЈА
KLAUSTROFOBIČNA KOMEDIJA

DUŠAN KOVAČEVIĆ

Traduit du serbe par Vladimir Čejović et Anne Renoue

PERSONNAGES :

SAVA LE RAMONEUR

NINA HERBERT

VOULÉ LE POLICIER

IAGOCHA KRAÏ

TEĀ KRAÏ

VESELA KRAÏ

LÉOPOLD VAZIK

M. GRABINJSKI

I

LES FRÈRES KRAÏ DISCUTENT DE LA PREMIÈRE DE LA
"COMÉDIE CLAUSTROPHOBE"

Teïa KRAI est assis à une table de cuisine sur laquelle sont éparpillés des livres et des feuillets de manuscrits. Maigre, hirsute, mal rasé (professeur d'anglais au chômage, traducteur amateur), il est pieds nus, les jambes croisées sous la table. Il observe en souriant son frère Iagocha qui extirpe d'un carton une chemise blanche toute neuve. Le frère est l'aîné par l'âge, mais d'aspect il paraît plus jeune.

Teïa tient sa tête entre ses mains comme un voyageur somnolant dans la salle d'attente d'une gare.

Dans un coin de la pièce, sur une chaise sans dossier, est assise leur sueur, Vesela, une fille triste, myope, vêtue de noir, portant le deuil de sa mère et d'elle-même. Elle est courbée sur sa propre vie, et sur la chaussette de Teïa qu'elle raccommode à tâtons en y ayant glissé un oignon. Elle ne participe pas à la discussion de ses frères, ne leur jette pas un regard – comme s'ils n'étaient pas là.

Iagocha enlève de la chemise neuve de petites épingles et les dépose avec soin dans un cendrier en verre sur la table.

IAGOCHA : Qu'est-ce que tu traduis encore ?

TEÏA : *Othello*.

IAGOCHA : *Othello* ?... Il n'a jamais été traduit jusqu'à présent ?

TEÏA : *Othello* n'est qu'un prétexte. J'écris une sorte d'histoire contemporaine dont le sujet est *Othello*.

IAGOCHA : Humm... Pas bête. Tu as raison. Le vieil *Othello* ne vaut plus grand chose. Les siècles ont passé, mais toi, heureusement, tu es là !

TEĀA : Il fallait que je m'y mette pour de bon...

IAGOCHA : Certes... Et pour qui fais-tu ce travail, cette fois ?

TEĀA : Pour moi-même.

IAGOCHA : Tu travailles toujours pour toi-même ?

TEĀA : Comme tu vois.

IAGOCHA : Pourquoi ne changes-tu pas un peu de patron ? Ça fait des années que celui-là te ruine, il n'y a rien à en tirer.

TEĀA : Qu'y puis-je – on est devenus amis. Ce n'est pas facile pour lui non plus de travailler avec moi.

IAGOCHA : Je veux bien le croire !... Au fait, j'ai lu ce truc que tu as écrit dans le *Journal littéraire*.

TEĀA : Quel "truc" ?

IAGOCHA : Eh bien ce que tu as écrit.

TEĀA : Ce "truc" a peut-être un nom ?

IAGOCHA : Il en a un – quand c'est bon... Quand c'est bon, ça s'appelle un poème.

TEĀA : Sinon c'est un "truc"... Et tu as réussi à lire ce "truc" en entier ?

IAGOCHA : Oui... Et je peux te dire que seul un frère peut faire ça pour son frère.

Le poète rit, Iagocha continue à enlever les épingles comme s'il nettoyait un poisson plein d'arêtes.

TEĀA : Tu as lu le *Journal littéraire* à titre privé ou par obligation professionnelle ?

IAGOCHA : Tu veux dire, en amateur d'art ou en amateur de politique ? Je l'ai lu en privé, tout ce qu'il y a de plus privé.

TEĀA : Mais ce qui ne te plait pas, tu l'attaques officiellement, tout ce qu'il y a de plus officiellement.

IAGOCHA : Je ne suis pas poète pour vous répondre par des rimailleries.

TEĀA : Alors tu réponds par la grosse artillerie.

IAGOCHA : Je me défends avec les mêmes armes que vous. D'ailleurs, votre journal insiste sur la nécessité d'un dialogue transparent et démocratique : pas de pronom, à chacun son nom et son prénom. Pas vrai ?

TEĀA : Notre journal insiste, avant tout, sur la vérité. Ça c'est une chose. La deuxième, c'est qu'il existe une petite différence en ce qui concerne notre "dialogue démocratique" et le vôtre. Nous, nous prévenons, et on ne peut pas appeler ça une attaque dans une revue tirée à dix mille exemplaires, mais vous, vous nous bombardez avec la télévision, la radio, les journaux, la poste, le téléphone, le télégraphe, le fax, le télégramme et même les cartes postales... Tu n'as pas l'impression que ce dialogue-là est plutôt un monologue ?

IAGOCHA : Admettons. Ce n'est pas exclu... Ah, dans cette chemise il y a plus de barbelés que de laine ! Tel système, telles chemises. A ton avis, comment j'agisais si j'étais des vôtres ?

TEÏA : Iagocha, pourquoi est-ce justement toi qui dois attaquer tout ce qui bouge ? Parmi tous ces brigands, banquiers escrocs, voleurs de chevaux, tu as choisi d'être le chasseur de têtes. Ne me parle pas de moi, de la politique, du système et des chemises, ce qui m'intéresse, c'est pourquoi tu fais ça ?

IAGOCHA : C'est ton souci fraternel ?

TEÏA : Mon souci et ma honte !

IAGOCHA : Le souci et la honte fraternels !

TEÏA : Oui.

IAGOCHA : Je suis obligé, mon vieux, puisque vous êtes du bétail et pas des hommes. Tout simplement – je suis obligé ! Je m'en fous de l'État, de la politique et du Parti, et encore plus de vos écrivasseries, mais je ne veux pas que vous salissiez mon nom et mon prénom. Vous m'accusez d'être un scélérat, un voleur et un bandit. Moi je vous attaque juste assez pour que le peuple vous prenne pour des hommes sérieux, importants et responsables. Je vous rends service...

TEÏA : Merci beaucoup !

IAGOCHA : ... je fais augmenter votre tirage, je donne le ton au journal de l'opposition – si je vous avais encensés, il n'y aurait plus trace de vous, aujourd'hui. Et vous, en signe de gratitude, vous m'enfoncez le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! Et quand je vous tape sur les doigts, en privé, en bon citoyen, parce que j'ai besoin de mes deux yeux, vous vous mettez à hurler et à crier au secours. Écrivez ce que vous voulez, mais fichez-moi la paix ! Qui me touche – est cuit ! Tu es libre de faire la commission, là-bas, à tes... là-bas... enfin tes.... les tiens... de la rédaction... Cuit ! Il sera balancé comme un... comme...

TEĀA : Comme j'ai été balancé moi.

IAGOCHA : Qui est prêt à tuer doit aussi être prêt à mourir !
C'est clair ?

TEĀA : De quoi tu parles, toi le petit chouchou à sa maman ?
De quoi, hein, mon frère ? De quels yeux, de quels
meurtres ? Ça ne te suffit pas qu'ils m'accusent de te
faire lire les manuscrits avant la mise sous presse, qu'ils
m'insultent et me crachent dessus en disant que je suis
un indic, que mon poste de prof d'anglais m'a été retiré
pour la forme, mais qu'en fait vous continuez à me payer
parce que je t'aide à faire carrière, et que si tu réussis,
avec votre système de "l'ascenseur", tu me le revaudras
fraternellement par une place d'attaché culturel à Pit-
sburg ! Sais-tu seulement de quoi tu parles ?

IAGOCHA : Je sais, c'est pour ça que je dis tout cela. Tu es allé
hier à la première de... la...

TEĀA : De la quoi ?

IAGOCHA : La pièce, là... comment elle s'appelle... cette fou-
tue... "Comédie claustrophobe" ? Dans ce... ce théâtre...
comment il s'appelle déjà ?

TEĀA : Je n'y étais pas.

IAGOCHA : Et tu as lu cette... cette... cette merde ?

TEĀA : Non.

IAGOCHA : Tu ne l'as pas lue ?

TEĀA : Non.

IAGOCHA : Tu sais qui a publié ça en premier ?

TEĀA : Je ne sais pas.

IAGOCHA : Et l'auteur, tu le connais ?

TEĀA : De vue.

IAGOCHA : Et tu sais ce qu'il se passe dans cette pièce, et ce spectacle ?

TEĀA : Je ne sais pas. Je n'en sais rien.

IAGOCHA : Tu n'en sais rien ?

TEĀA : Non.

IAGOCHA : Tu ne sais rien, et tu me demandes, à moi, si je sais de quoi je parle ! Et pourquoi je suis en colère ! La pièce a été publiée dans votre journal, elle a été écrite par un de vos hommes – un de tes amis – et il s'agit de moi. Je suis le personnage principal. Il s'agit de moi ! De moi !

TEĀA : De toi ? Comment ça de toi ?

IAGOCHA : Très bassement, voilà comment ! Du camarade Iagocha KRAĀ. Notre nom KRAĀ, un nom honnête depuis quatre siècles, est utilisé comme un horrible symbole politique... une malédiction universelle... comme... Aaaah ! Vous allez recevoir ma note ce mois-ci, et pour vous ce sera le terminus !

TEĀA : S'il te plaît, frérot, ne commence pas à tomber dans la paranoïa. C'est toi que tu vois dans chaque politicien véreux.

IAGOCHA : Particulièrement quand le "premier rôle" s'appelle Iagocha, Kraï-le-Fini,¹ qu'il est de mon âge, qu'on trouve un comédien qui me ressemble trait pour trait, qui m'a

¹ Jeu de mot sur le nom Kraï qui signifie "la fin". (N.D.T.)

volé mes gestes, ma démarche, l'intonation de ma voix, qui m'a dépouillé de mon identité physique, comme si j'étais moi-même sur la scène. Alors là, surtout, je tombe dans la paranoïa !

TEĀA : Et quel est le sujet ?

IAGOCHA : Ne fais pas l'imbécile ! Tu le sais parfaitement !

TEĀA : Mais non, je t'assure, je ne sais rien !

IAGOCHA : Un fameux morceau ! Du grand art ! Il a dû suer sang et eau pour écrire ça !... Un torchon d'insanités. Insulte sur insulte... Existe-t-il quelque chose de sacré pour vous en dehors de vous-mêmes ?

TEĀA : Vas-tu enfin me dire de quoi il s'agit ?

IAGOCHA : Vous auriez mieux fait de vous fourrer dans un nid de serpents... Moi je me conduis avec vous en homme, et vous – le coup de couteau dans le dos... Le camarade Kraï-le-Fini... Tu ne sais pas de quoi il retourne ? Tu n'en a aucune idée ?

TEĀA : Aucune.

IAGOCHA : La célèbre ballerine polonaise Nina Herbert émigre à l'occasion d'une tournée en Yougoslavie... dans le cadre des Journées du Ballet polonais : elle s'enfuit directement de la représentation... du Théâtre National... en costume de Desdémone...

Iagocha parle et observe son frère d'un œil scrutateur pour savoir s'il sait de quoi il s'agit.

IAGOCHA : Elle disparaît, comme ça, pfft ! en costume de ballerine, et abandonne son fiancé, le danseur, en pleine scène... Ensuite, un certain Sava, un ramoneur, la ren-

contre près du théâtre. Il la cache chez lui, et tandis qu'il recherche son chéri – un de nos dirigeants pour lequel elle a émigré – il tombe amoureux d'elle... La danseuse et le ramoneur ? !

TEĀA : Pourquoi pas ?

IAGOCHA : Une danseuse et un ramoneur ?

TEĀA : Bon, mais quel rapport avec toi ? Tu n'es pas ramoneur. Tu ne t'es quand même pas imaginé...

IAGOCHA : Je n'ai rien "imaginé", j'ai vu et entendu... Dans le voisinage de ce ramoneur vivent deux frères avec une sœur à moitié aveugle, qui passe sa vie à se taire et à ravauder les chaussettes du pauvre poète, homme par ailleurs non dépourvu de dons et d'intelligence mais – évidemment – écrasé par les gens au pouvoir. Cependant, le poète a encore assez de force pour traduire Shakespeare, pieds nus, car il est au-dessus de la misère politique, et aussi de la sienne. Son frère, un politicien, lui, fait grassement carrière sur son maigre dos.

TEĀA : Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a là de si terrible ?

IAGOCHA : Qu'est-ce qu'il y a là de si terrible ? Tu me le demandes sérieusement ?

TEĀA : Oh là là ! Mon vieux, le problème de la politique et de l'art ...

IAGOCHA : De l'art ? Quel art ? Si ça c'est de "l'art", alors mes discours sont des chefs d'œuvre. C'est un coup bas, un sale coup bas politique... Pendant la représentation, le public avait plus d'yeux pour moi dans la salle que pour le comédien qui jouait mon personnage sur la scène. Les gens écoutaient le texte et me regardaient moi. Toute la salle me dévisageait, sans ciller... Moi dans le public, et

moi sur la scène. Tandis que mon frère est pieds nus, moi, paraît-il je déballe mes chemises neuves... C'est sans doute une parabole artistique sur le pouvoir et la misère... Et avec moi, le camarade fini Iagocha, des volées de bois vert sur le système policier polonais, sur la misère universelle du socialisme, et sur notre non-alignement. Il est même question d'un président africain que le peuple attendrait, dont il ne sait absolument rien, ni qui il est, ni comment il s'appelle, ni d'où il vient. Le peuple ne sait rien de lui, mais il doit sauter de joie pour l'accueillir... C'est moi qui vous fais entrer dans la civilisation des tribus tam-tam, et qui vous éloigne de l'Europe cultivée ? Hein, – moi ? !

TEÏA : Calme-toi, vieux, qu'est-ce que tu as...

IAGOCHA : L'art ? Le théâtre – le Temple de la création ! Les Muses ! Les Pégases ! La poésie ! La sagesse et la dignité !... De la merde jusqu'aux genoux ! J'ai l'impression d'avoir passé deux heures dans les toilettes publiques de la Gare centrale !

TEÏA : À ce que je sais, tu fréquentes, pour cela, de plus beaux endroits.

IAGOCHA : Sale menteur ! Tu prétends que tu n'as pas vu le spectacle, hein ? ! Tu oses me mentir, les yeux dans les yeux ? ! Dans la représentation le poète dit exactement la même chose à son frère. La même phrase. Mot pour mot !

TEÏA : Et que lui répond son frère ?

IAGOCHA : Il lui répond la seule chose sensée de toute cette pourriture : "Oui, mon frère, mais toi tu continueras à faire cela dans les parcs publics, les dépôts d'ordure et les halls d'entrée ! La source de tous les grands boule-

versements historiques, en fin de compte, se réduit à cela – l'endroit où on défèque !"

Du dehors se fait entendre un klaxon d'automobile. Iagocha attrape la boîte, y fourre sa chemise en la froissant, et sort en courant de la maison. Teïa lève les bras en essayant de le retenir.

TEÏA : Attends ! Arrête, que je te dise moi aussi ce qu'est la source des grands bouleversements ! Iagocha ! Iagocha !

Agité, il se tourne vers sa sœur qui ne le regarde ni ne l'écoute.

TEÏA : Tu l'as entendu, Vesela ? Mais tu sais, ce n'est pas uniquement de sa faute s'il est comme ça. Il peut dire merci à notre pauvre mère d'être devenu un politicien "réussi". Depuis sa plus tendre enfance, elle a pris sur elle toutes ses fautes et ses culpabilités, elle l'a laissé mentir autant qu'il en avait envie, elle était fière même quand il racontait des imbécillités, elle se privait de manger pour qu'il ait double portion – si bien qu'il croyait qu'on vivait dans l'opulence, elle le portait sur son dos pour traverser la boue et la neige, et le laissait dormir quand les autres enfants étaient obligés de se lever. Elle se réjouissait que, parmi tous les livres, il aime surtout les livres de cuisine : il s'arrêtait devant les vitrines des librairies, et regardait une photo de mouton grillé sur une couverture, en suppliant : "Maman, achète-moi le livre où il y a des images de rôtis..." Il a grandi dans un monde où il n'a pas eu de mérite, il s'y est habitué et il vit de la même manière aujourd'hui. Notre pauvre mère a vécu vingt ans de moins pour qu'il puisse vivre vingt ans de plus... Pauvre mère, bonne mère... Bien que, pour être tout à fait sincère, tout n'était pas non plus de la faute de notre mère. C'est notre malheureux père qui l'a rendue ainsi... Tu te souviens, Vesela, maman était plus intelligente que papa, mais elle faisait semblant de ne pas l'être. Elle

le faisait si habilement que tout le monde croyait qu'elle était idiote et notre père le premier. Toute sa vie elle a fait attention à ne rien dire d'intelligent pour ne pas l'offenser. C'est le destin des bonnes mères, et les pères les traitent de femmes "un peu demeurées"... notre bonne et pauvre maman...

Il enfouit à nouveau sa tête entre ses mains comme s'il se plongeait dans la lecture d'un manuscrit. La sœur se lève tenant la chaussette raccommodée. Elle s'approche de son frère, le regarde, puis avec douceur pose sa main sur son épaule.

VESELA : En voilà une... Je vais faire l'autre maintenant.

Teïa lève la tête comme si elle l'avait tiré du fond des âges reculés où il s'occupe d'Othello.

TEÏA : Excuse-moi. Qu'est-ce que tu as dit ?

VESELA : J'en ai repris une... Je vais faire l'autre maintenant.

TEÏA : Tu as vu comment il a déguerpi ? A chaque fois qu'il sent que je vais lui dire quelque chose de désagréable – il prend la fuite.

VESELA : Qui ça ?

TEÏA : Iagocha.

VESELA : Quel Iagocha ?

TEÏA : Notre frère Iagocha.

VESELA : Enfui ? Quand ça ? Il était là ?

TEÏA : VESELA !

VESELA : Iagocha est venu ici ?

TEĀA : À l'instant. Il vient de sortir. Monsieur s'est fâché !

VESELA : Notre frère Iagocha ?

TEĀA : Oui... Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Pourquoi te signes-tu ?

VESELA : Seigneur Dieu et pauvre mère !... Quel péché ai-je pu commettre ? !

TEĀA : Qu'est-ce que tu as Vesela ?

VESELA : Tu passes la nuit avec tes amis, tu rentres à la maison à l'heure où les autres vont au travail, tu dors à table, et puis tu te réveilles et me fais peur. Vraiment je n'ai plus les nerfs assez solides, plus assez de force, ni de courage pour écouter ce que tu inventes, marmonnes, et racontes comme un possédé. Pauvre TeĀa... mon malheureux frère... Mon Dieu, de quoi me punis-tu ?

TEĀA : Mais il vient de sortir à l'instant !

VESELA : Il n'y a qu'à moi que tu peux dire ça, je suis obligée de te supporter, je l'ai promis à notre mère. Iagocha n'a pas mis les pieds ici depuis une semaine.

TeĀa attrape le cendrier, verse les épingles dans sa paume.

TEĀA : Et ça, d'où ça vient, ça ? Il vient d'enlever ces épingles de sa nouvelle chemise...

Le téléphone sonne... Vesela décroche...

VESELA : Bonjour, frerot... Pas du tout... Justement, nous étions en train de parler de toi... Ah ! Je me chamaille avec notre malheureux frère. Comment faire autre-

ment... Il me soutient que tu étais ici tout à l'heure. Il devient fou tout simplement... Quand il aura réussi à me convaincre, tu n'auras plus personne de normal autour de toi... Oui... Quoi ? Que je quitte le deuil de notre mère... Tu as raison, c'est en moi que je le porte maintenant. J'ai cessé de vivre, moi aussi, depuis longtemps... Qu'est-ce que tu fais, mon petit frère ?... Tu vas au théâtre ? Voir les ballets polonais... *Othello*... C'est bien, c'est bien... Mais je t'en prie, ne te marie pas encore une fois avec une danseuse. La dernière fois que tu es allé voir un ballet, tu sais comment ça s'est terminé... Si tu n'étais pas qui tu es, tu n'aurais jamais obtenu un nouvel appartement. Et si je dois laver ton linge, je ne suis pas obligée de laver les dessous de celles qui lèvent la jambe... Après la représentation, rentre vite chez toi... Hier je t'ai vu à la télévision, au Journal. Petit frère, laisse-toi pousser la moustache. Tu as l'air trop jeune pour tous ces postes. Plus le poste est important, plus notre peuple souhaite y voir un homme d'âge qui y corresponde... Oui, je respire difficilement, je suis un peu souffrante... Je me traîne sur mes jambes... Viens déjeuner dimanche. Mon bon Sava, le ramoneur, m'a offert une oie sauvage. Il l'a attrapée près d'une cheminée, les ailes brisées. Étant donnée la situation dans notre pays, Sava dit que bientôt nous ne mangerons plus que ce qui vole au-dessus de nos têtes... Qu'est-ce que tu as contre Sava ? Quand nous sommes arrivés à Belgrade, il nous a reçus dans sa maison, comme si nous étions de sa famille... Oui... Excuse-moi de te retenir, je n'ai personne à qui parler alors... Allez, ta sœur t'embrasse.

Vesela raccroche... Passe devant son frère qui continue à lui montrer les épingles dans le creux de sa main.

II

LA BALLERINE NINA HERBERT DISPARAIT DE LA SCÈNE DU THÉÂTRE NATIONAL, DANS LE RÔLE DE DESDÉMONE.

"Le Ballet de Varsovie a été invité à se produire sur la scène du Théâtre National, dans le cadre des Journées de la Culture polonaise dans notre pays. De grands artistes interpréteront les plus célèbres scènes de leur prestigieux répertoire."

"C'est ainsi que la presse avait annoncé la tournée 'des grands maîtres du ballet' d'un pays socialiste ami. Et, comme on pouvait le prévoir, le théâtre résonnait de musique magique et d'applaudissements frénétiques jusqu'à l'apparition de Nina HERBERT en Desdémone et de Léopold VAZIK en Othello. C'est alors qu'il se produisit quelque chose de très étrange.

Le jeune couple de danseurs interprétait la scène de la jalousie d'Othello. Lui, le visage recouvert d'un masque noir scintillant, déchiré entre les tourments de la passion et la nostalgie du pays natal, luttait contre les forces primitives qui l'habitaient et les forces du mal qui le menaçaient. Une danse grandiose, encore jamais vue, jusqu'au moment où... Elle, grâce troublante de beauté, était l'incarnation de l'innocence, de l'étonnement et de l'effroi poétiques. Svelte, les yeux bleus, elle palpait comme un colibri, en esquivant les assauts de l'homme en noir. Dans la musique du somptueux orchestre, au milieu des sonorités sourdes et haletantes de la tragédie de Shakespeare, se firent entendre des sons de vieille Afrique, tandis que le thème d'Othello était annoncé, au loin, par des tam-tam tribaux. Vibration excessive d'ironie, peut-être, pour un goût un peu trop sensible, ou attitude politique radicale ?

Les jeunes artistes du ballet, nous en sommes certains, auraient recueilli, ce soir-là, les applaudissements les plus chaleureux, si Othello à un moment donné ne s'était retrouvé seul sur la scène, continuant à danser, mais visiblement en dehors

de la mise en scène prévue. Le projecteur principal qui devait suivre la danse de Desdémone, essayait de trouver la jeune artiste. Nous avons cru d'abord qu'elle avait, pour un instant, quitté la chambre d'Othello, sur une idée du chorégraphe, mais cet 'instant' s'éternisait... Au bout de trois ou quatre minutes d'improvisations réussies mais vaines, Léopold VAZIK, en Othello, a quitté la scène d'un pas timide, peu assuré. L'orchestre continuait à jouer aussi troublé qu'Othello lui-même... Après la représentation nous avons appris, de source non officielle il est vrai, ce qu'il s'était réellement passé."

C'est ainsi que les journalistes et les critiques de ballet ont bouclé leur article juste après la représentation. La disparition mystérieuse de la célèbre ballerine a fait la Une des journaux quotidiens du matin. Tout cela s'était produit à 20 heures 50. L'histoire se poursuit, la même nuit, dans une des petites rues faiblement éclairées, à proximité du Théâtre National...

III

SAVA LE RAMONEUR RENCONTRE NINA HERBERT EN
COSTUME DE DESDÉMONE

Deux poubelles, dans une petite rue obscure, non loin du Théâtre National. Sur elles tombe l'éclairage d'une ampoule accrochée à un fil électrique. La lumière jaune se balance sous les premières rafales du vent d'automne.

Au coin de la rue apparaissent Teïa KRAI et un poète polonais, son ami en poésie, par ailleurs hôte estimé des Journées de la Culture. Les poètes, comme il se doit, se tiennent amicalement par l'épaule et sont en état réglementaire d'ébriété... Tout à coup Teïa s'arrête, lève un bras vers l'ampoule, et se met à déclamer des vers.

TEÏA : *"L'amour qui désire, et la colère qui exècre,
tout est poème ; tandis que dans l'abîme,
vêtue d'une étrange lumière, sombre l'âme –
telle l'étoile qui se désintègre dans les ténèbres.
Et tandis que se tisse tranquillement l'éternelle trame
des voix de la création et du rythme de la destruction,
et qu'en ces heures encore avec vie et passion
mes sens avides s'emplissent de la connaissance
du tout –
je sais que je disparaîs dans le son qui accompagne
chacun des pas que font mes jambes en marche,
étrangères à la vraie joie et à la souffrance
des hommes –
et je lève au ciel des yeux étonnés."
Et tandis que sur Terre je marche en ces
mornes instants,
homme je n'ai jamais été, et jamais ne le serai,*

un poétaillon, telle l'ombre d'un esclave,
aujourd'hui s'incline devant toi, Douthitch², ô génie !

Teïa s'incline profondément, tandis que son collègue polonais l'applaudit sincèrement.

TEÏA : En votre honneur, monsieur Grabinjski, pour votre brillante traduction des vers de Douthitch en polonais. Votre ballerine disparue, ils ne tarderont pas à vous la retrouver. Si seulement notre économie était aussi efficace que notre police !...

O mon pays, pays de souffrance
Pays aux chemins abrupts et à la mémoire courte !

Teïa KRAI et monsieur Grabinjski s'éloignent le long de la petite rue... Peu après apparaît Sava vêtu de sa tenue noire de ramoneur, et le visage couvert de suie. Il s'approche de la première poubelle, soulève le couvercle, regarde dedans et avec le manche raccourci d'un balai, dont l'extrémité est fixée avec un clou, il en extrait des quignons de pain... Il s'approche de la deuxième poubelle, soulève le couvercle et – fait un bond en arrière. Du container métallique sort, effrayée, la ballerine Nina Herbert, en costume pourpre de Desdémone... Sava, pétrifié, la regarde comme une apparition.

SAVA : Qui... es-tu ?... Qu'est-ce.... que tu fais là ?

NINA : Ucieklam z teatru... Z teatru.

SAVA : Toi Russe ?

NINA : Non Rosjanka. Jestem z Polski. Polska.

SAVA : La Pologne ? Polonaise ?

² Jovan Dučić (Douthitch) : poète serbe (1874-194).

NINA : Tak, tak. Ucieklam... Emigrantka.

SAVA : Tu veux émigrer ? Tu veux être émigrante ? L'émigration ?

NINA : Mam przyjaciela w Belgradzie. Do niego chc.

Tout en parlant, elle jette des regards effrayés dans la rue... Sava fait de même comme s'il était lui aussi un fuyard.

SAVA : Il n'y a personne... Tu peux sortir... Et tu sais dans quel pays tu as choisi d'émigrer ?... Sors, je te dis.

NINA : Nie zgloszi mnie pan ?

SAVA : Excuse-moi... je ne comprends rien de ce que tu dis.

NINA : Nie zaprowadzie mnie pan na policj ?

SAVA : Sprechen sie deutsch... Nein ? Pas du tout ?

NINA : Moj wielki przyjaciel mieszka w Belgradzie. A oto, oto... to jego adres...

SAVA : Une adresse ?... Paul Holl, rue Shakespeare...

Sava lit un papier que la danseuse lui a donné... Au coin de la rue apparaît un policier. La jeune fille se blottit dans la poubelle. La ramoneur rabat le couvercle sur elle, puis retourne à la première poubelle pour y fouiller à nouveau. Le policier entretient une liaison radio avec la voiture de patrouille à l'aide d'un talkie-walkie... Il s'arrête, observe attentivement l'homme en noir, dont le visage est éclairé par intervalles par la lumière oscillante de l'ampoule. Il éteint son récepteur radio et traverse la rue.

LE POLICIER : Sava ?... C'est toi, Sava ?

SAVA : C'est bien moi... Mais... c'est Voulé !

LE POLICIER : Oui, c'est moi... Ça alors ! Comment vas-tu, mon vieux ?

SAVA : Ben... qu'est-ce que tu fais dans cet uniforme... Tu n'avais pas fait des études de médecine ? Quand tu habitais chez moi, tu étudiais pour devenir médecin.

LE POLICIER : Ah, laisse tomber... Qu'est-ce que tu fais là, Sava ?

SAVA : Je ramasse du pain rassis. Pour mes cochons.

LE POLICIER : Tu n'aurais pas vu passer une danseuse en costume de ballerine, par hasard ?

SAVA : Une danseuse ? Non, personne n'est passé depuis un bon moment... Ça te va bien la couleur bleue.

Le policier pose contre la poubelle une longue barre métallique, sort un étui à cigarettes, en offre une à Sava qui la prend, appuyant son dos contre la poubelle où se trouve la ballerine.

LE POLICIER : Tu gardes des cochons ?

SAVA : Je ne les garde pas, je les nourris. Après la vente, c'est eux qui me nourrissent... Comme ça, on se nourrit mutuellement.

LE POLICIER : Hum... Tu ne dois pas gagner lourd, Sava.

SAVA : Pas lourd... J'aide mon fils, ma fille, ma sœur, mon frère et ma mère.

LE POLICIER : Ça fait beaucoup de monde.

SAVA : Ce ne sont pas eux qui sont beaucoup, Voulé, c'est moi qui ne suis pas assez. Si j'étais plus nombreux, ça serait plus facile. Eux, Dieu merci, ils seront jamais trop.

LE POLICIER : Hmm... Tu ramones toujours les cheminées ?

SAVA : Je ramone.

LE POLICIER : Mais... Tu n'es pas à la retraite ?

SAVA : Non. Je le voudrais bien, mais ça ne me rapporterait pas assez jusqu'à la fin de ma vie... Je n'ai pas une grosse paye et la retraite en conséquence va être encore plus maigre.

LE POLICIER : Je comprends... Tu n'as plus de locataires ?

SAVA : Non... Je ne sais pas faire payer les gens, et je ne peux pas non plus les entretenir.

LE POLICIER : Je sais... Moi, tu m'as nourri huit mois. Gratis. Pour pas un sou.

SAVA : Ce n'est pas tout à fait vrai. Tu apportais parfois quelque chose, de la montagne.

LE POLICIER : Si, si... Au moment le plus dur pour moi, dans ma vie. Et je ne trouve jamais le temps de venir te faire une petite visite de remerciement. Mais je pense souvent à toi. Tu as drôlement vieilli, Sava. C'est comme si j'avais rencontré ton père... Mon frère, qui travaille dans les mines, s'est usé comme ça, lui aussi.

SAVA : Tu ne m'as jamais dit que tu avais un frère.

LE POLICIER : Tu ne me l'as jamais demandé.

SAVA : On parle de son frère sans qu'on ait besoin de vous le demander.

LE POLICIER : C'est vrai... Moi je croyais que tu étais en train de vider ta poubelle, et j'étais content de te voir.

SAVA : Il y a six mois, j'ai arrêté de payer les taxes communales. Quand ils m'ont attaqué en justice, j'ai dit au juge : je ne veux pas payer, parce que je n'ai rien à jeter... Et tout à l'heure je me disais que j'avais peut-être fait une faute. Je devrais payer, non pour ce que je ne jette pas, mais pour ce que je ramasse... Qu'est-ce que tu as ?

LE POLICIER : Hmm... On dirait que quelqu'un a éternué... J'ai bien entendu... quelqu'un a éternué... Comme un enfant.

SAVA : Bof... un chat qui a filé.

LE POLICIER : Les chats éternuent ?

SAVA : Tu as déjà entendu des chats pleurer comme des bébés. Alors ils peuvent bien éternuer... Ça t'embête de me voir ici en train de ramasser du pain.

LE POLICIER : Non, ça ne me plait pas. Je vais t'aider. Si tu as pu le faire... quand c'était le plus dur pour moi...

SAVA : Merci, Voulé.

LE POLICIER : Tu vas venir... travailler chez moi.

SAVA : Je suis trop vieux pour cet uniforme.

LE POLICIER : Comme magasinier... Je ne veux plus te voir en train de fouiller dans les ordures des autres.

SAVA : Tout dépend, Voulé, de ce qu'on appelle ordure... Un de mes voisins, un vrai monsieur, était descendu juste avant le Nouvel An jeter sa poubelle. L'ascenseur s'est bloqué, et les dépanneurs étaient partis faire la fête. Quand on l'a libéré, au bout de deux jours, il avait mangé tout ce qu'il avait emporté à jeter.

LE POLICIER : Les ordures ?

SAVA : C'étaient des ordures jusqu'à ce qu'il ait faim. Le lendemain de la panne, il s'est mis à faire le tri dans ses sacs poubelles : ça, ça peut se manger encore, ça ce n'est pas encore pourri, ça oui, ça non... Le premier jour. Le deuxième jour il a tout mangé. On a trouvé les sacs vides. Et en plus, ils lui ont reproché : "Pourquoi tu es descendu vider ta poubelle s'il n'y avait rien à jeter ? Tu utilises l'ascenseur par goût du luxe !" Il a été obligé de s'excuser d'être resté deux jours dans l'ascenseur et d'avoir mangé ses propres ordures.

LE POLICIER : Tout de même... On trouve de tout en ce monde.

SAVA : Et un autre de mes voisins, le poète Teïa, qui me dit toujours en blaguant que je suis un "nègre communiste", quand il a entendu cette histoire, m'a dit : "Tu sais, Sava, certains mangent des ordures dans un ascenseur bloqué, mais on est plus nombreux à les manger dans un Etat bloqué." Il dit que tant qu'on ne coupera pas la tête à nos dirigeants, on ne mangera que des ordures.

LE POLICIER : Je sais.

SAVA : Qu'on ne mangera que des ordures ? Tu crois ça, toi aussi ?

LE POLICIER : Je le connais lui... ce... poète... Je sais ce qu'il raconte... Mais, Sava, tu as fouillé toutes les poubelles

jusqu'au bout de la rue ?

SAVA : Toutes.

LE POLICIER : Et tu n'as rien remarqué de suspect ? Rien d'inhabituel ?

SAVA : Non... Rien.

LE POLICIER : Hmm... Où est-ce qu'elle peut bien être ?

Du talkie-walkie, accroché à la ceinture du policier, retentit un signal strident. Voulé saisit le récepteur de liaison, l'allume. On entend une voix métallique, hachée.

LA VOIX : Voulé, tu as fini ?

LE POLICIER : Tout de suite. Il n'y a rien par ici.

LA VOIX : Je t'attends au marché de Iovan. Dépêche-toi.

LE POLICIER : J'arrive. Terminé.

Il éteint le talkie-walkie. Prend la barre métallique, tout en scrutant la rue d'un air hésitant.

SAVA : Tu as besoin de cette barre ? Tu t'en sers pour chercher la danseuse ?

LE POLICIER : Un ivrogne a tué sa femme et l'a jetée dans une poubelle. Maintenant on doit fouiller toutes les poubelles jusqu'au petit matin, avant que les bennes ne les emportent.

SAVA : Dans une grande ville, il y a toutes sortes de gens.

LE POLICIER : De gens ? De racaille ! De racaille – mon cher Sava ! Notre loi est faite pour les hommes, mais elle de-

vrait l'être pour la racaille ! Quand tu juges la racaille au nom de la loi, alors tu offenses les hommes ! Tu juges deux fois les hommes, et tu libères la racaille. On ne juge pas la racaille avec les mots, mais avec la corde !

SAVA : Moi je cherche du pain rassis, et toi des cadavres. Et tu me proposes de venir travailler chez toi !

LE POLICIER : Seulement au dépôt... Je passerai un de ces jours pour bavarder... Porte-toi bien, Sava... Tu viendras chez moi, au dépôt !

Voulé s'en va... Tourne au coin de la rue.

Sava soulève le couvercle de la poubelle, aide la ballerine à sortir. La prend par la main. Ils s'éloignent sur la pointe des pieds, comme s'ils étaient sur une scène. Venant du Théâtre, accourt, à bout de souffle, le fiancé Léopold VAZIK, en costume d'Othello. Torturé par une jalousie personnelle et sur-humaine, hors de soi et de son personnage, il se tourne de tous côtés et appelle la fiancée enfuie : Ninaaa ! Ninaaa ! Ninaaa !

IV

TOUT CELA À CAUSE D'UN FILM RUSSE

La petite chambre de Sava le ramoneur. La ballerine Nina Herbert est blottie sur un triste canapé. Elle est enveloppée dans une couverture râpée et dans le chagrin d'un quatrième jour d'émigration. Ses yeux fixent quelque chose d'invisible, quelque part au loin.

Dans la pièce entre Sava, portant dans ses bras un grand paquet. Il sourit comme s'il se justifiait ou s'excusait de quelque chose. La jeune femme lève la tête. Elle le regarde avec des yeux apeurés, ensommeillés, avec l'espoir d'un quelconque présage de salut.

SAVA : C'est le quatrième jour qu'ils me baladent d'une direction à l'autre, d'un institut à l'autre, d'un établissement à l'autre, d'un secrétariat à l'autre, d'un bureau à l'autre...

NINA : Czy odnalezlicie Pawla ?

SAVA : J'ai trouvé où travaille ton Pavle, mais de lui aucune trace... Si c'est ce que tu m'as demandé, voilà la réponse.

Nina se lève... L'homme en noir pose le paquet sur la table. Lentement, avec soin, il enlève les bandes de scotch. Il évite de regarder Nina, mal à l'aise, comme s'il était responsable de tout ce qu'il lui arrive.

NINA : Czy widzielicie Pawla ?

SAVA: Pavle existe, c'est ce qui compte. J'ai cru que quelqu'un t'avait trompée, s'était présenté à toi mensongèrement... t'avait donné un faux nom, comme l'était d'ailleurs l'adresse... Ton Pavle travaille dans un grand bâtiment

en marbre, mais il n'est pas ingénieur. Lui "nein" ingénieur. Il est quelque chose là-bas mais je ne sais pas trop ce qu'on y fait.

NINA : Gdzie jeste Pawel ? Czy go wreszcie zobacz ? Powiedział mu pan, że przez niego zaostalam... Sawa, co si stalo ?

SAVA : Doucement, s'il te plait. Je ne comprends rien à ce que tu dis. Et toi, est-ce que tu me comprends au moins, si moi je ne te comprends pas ?... Ton Pavle, s'ils ne m'ont pas raconté d'histoires, car il est très difficile d'arriver jusqu'à lui, est en voyage officiel à Varsovie... Verstehen ? Ton Pavle... en voyage officiel... dans ta Varsovie.

NINA : Pawel w Warszawie ? Moj Pawel w Warszawie ?

SAVA: A Varsovie... Quand on me l'a dit, moi aussi j'ai été étonné, et eux à leur tour ils ont été étonnés que je sois étonné : "Qu'y a-t-il, camarade ? C'est surprenant que le camarade soit à Varsovie ?" Il reste là-bas huit jours. Huit jours... Encore huit jours.

NINA : Jeszcze osiem dni ? Osiem dni ?

Et elle montre huit doigts. L'homme hoche la tête avec impuissance, tout en défaisant le paquet.

NINA : Ja w Belgradzie, Pawel w Warszawie ? Ja tutaj, on tam. O moj Boze !... O, matko Boska... Jeszcze osiem dni... Jeszcze osiem...

La fille tourne autour de la table répétant les mêmes mots dans un rire hystérique. Puis éclate en sanglots ; la douleur, la fureur et la misère explosent.

SAVA : Nina, ne pleure pas... Il va revenir. Tu m'entends... Ne pleure pas, s'il te plait... Allez, assieds-toi... Tout va ren-

trer dans l'ordre. Assieds-toi... je t'en prie, ne pleure pas...

La fille s'assoit sur la chaise. Les yeux mouillés, elle observe l'homme couvert de suie, qui essaie de lui expliquer quelque chose avec des mots, un sourire, et des gestes de mains.

SAVA : Huit jours ce n'est pas huit ans... Tu pourras vivre ici comme chez toi. Tu as un oncle à Varsovie ?... Un oncle ? Un oncle – un frère de ton père... Alors, voilà, imagine que tu es venue rendre visite à un oncle, à Belgrade... Tu me comprends ?... Seulement sans crise de nerfs, sans tremblement et sans larmes... Toi rester là, pour que la police ne t'attrape pas sans papiers, moi aller travailler, toi m'attendre et écouter la musique pour ballet... si ça c'est de la musique pour ballet.

D'une boîte il sort un tourne-disque blanc. Déroule le fil électrique jusqu'à la prise, le branche, revient, et pose un grand disque sur le plateau de l'électrophone... La fille s'est calmée. Elle contemple Sava, son bon Génie comme dans les contes d'hiver des paysans.

SAVA : Au magasin j'ai demandé une musique de ballet pour écouter et s'exercer. Les vendeurs se sont mis à rire et m'ont demandé : "Vous désirez, monsieur, quelque chose qui soit pour l'écoute ou pour l'entraînement ?".

NINA : Moj Boze, Sawa... Pan to wszystko kupil z mojego powodu ? I adapter, i plyty... Z mojego powodu ? Sawa ?

Le ramoneur sort de la poche un journal froissé.

SAVA : Le journal dit que tu es une grande ballerine et que ta... voilà ce qui est écrit : ta décision d'arrêter le ballet... ou de faire une longue pause serait une... perte irremplaçable pour l'art chorégraphique polonais et mondial... car tu es une...miraculeusement douée, originale et in-

dépendante... personnalité artistique... Où est-ce qu'ils ont trouvé cette photo ? Regarde... Ça me donne envie de te prendre en photo et de la leur envoyer. Une photo en noir et blanc alors que tu es toute en couleurs... Maintenant, tu peux commencer à écouter et à t'exercer un peu, pour qu'on ne dise pas après – elle était chez Sava le ramoneur, elle n'avait pas les moyens... Seulement je ne sais pas, Nina, si cette musique convient à la danse ou à ceux qui apprennent la musique... Ils me l'ont vendue comme "musique de ballet".

Il appuie sur le bouton de l'électrophone, avec la même émotion et le même sens de responsabilité que s'il appuyait sur le bouton de lancement d'un vaisseau spatial. Et la pauvre chambrette s'illumine de l'éclatante splendeur de Tchaïkovski. Nina regarde tantôt le tourne-disque, tantôt l'homme en noir. Sava, les coudes posés sur la table, écoute pensivement et hoche la tête avec approbation – comme si devant ses yeux éblouis une ville inconnue surgissait du sommet d'une montagne.

SAVA : Eh bien, c'est beau !... Le piano... les violons... Je me suis mis à aimer le violon il y a six ans et demi... Un de mes locataires jouait dans l'orchestre de l'opéra, et tous les jours il s'exerçait – quelque chose de ce genre. Toute la journée... Après, il jouait dans les cafés... Il m'avait emmené à une fête de Nouvel An. Il se lamentait de ne pas pouvoir vivre de son art... Sur son archet les gens lui filaient billets sur billets... Un jour, il s'est jeté sous le tramway de Dorcol... Il s'est tué, le pauvre, à vingt-huit ans.

Nina l'écoute, sans sourciller, comme si elle comprenait tout. Et il continue à lui parler ainsi.

SAVA : Il n'y a rien à dire, le violon – c'est du violon... mais le piano – c'est du piano... Si j'avais eu plus de chance dans la vie, si quelqu'un m'avait donné une possibilité de vie

meilleure et m'avait demandé : "De quel instrument aimerais-tu jouer, Sava ?" j'aurais répondu : "Du piano ? – Du piano. Vraiment du piano ? – Vraiment, du piano... ni du violon, ni de l'accordéon... Je ne sais pas pourquoi." Tout cela, peut-être, à cause d'un film russe que j'avais vu quand j'étais enfant... Dans ce film, un petit garçon de mon âge jouait du piano ; le feu brûlait dans la cheminée, des dames et des messieurs écoutaient en buvant du champagne, les yeux humides... Et derrière la fenêtre couverte de l'épaisse neige russe, la pauvre petite sœur du garçonnet au piano le regardait jouer. Au matin, on donna dix ducats au garçon, et on trouva sa sœur morte de froid dans la neige, sous la fenêtre... Le petit garçon devint par la suite un grand compositeur. Il ne voulut plus jamais jouer pour les messieurs-dames, et il dédia toutes ses partitions au souvenir de sa sœur Vania... Quand nous sommes sortis du cinéma, dans la rue, la neige tombait et nos larmes coulaient... A chaque fois que j'entends jouer du piano – je me souviens de ce film... Il est bien possible, Nina, que je me sois mis à aimer le piano ce soir-là... Oui, c'est possible... La plupart du temps l'homme ne sait pas quand il se met à aimer quelque chose ou quelqu'un pour la vie. Il ne le sait que beaucoup plus tard, quand ce quelque chose ou ce quelqu'un a disparu.

Nina se lève, s'approche de lui et avec gratitude pose sa main sur son bras. Puis elle se retourne, esquisse deux ou trois pas, sourit et fait glisser de ses épaules la couverture grise. Elle apparaît en costume de Desdémone. D'abord doucement, comme si elle marchait sur une fine couche de glace, elle fait le tour de la table et du ramoneur troublé, puis elle se met à danser de plus en plus vite, avec virtuosité ; elle vole littéralement dans la pauvre petite chambre.

Sava la regarde, fixement. Elle s'approche de lui, le prend par les mains, le fait se lever de sa chaise. Pour s'amuser, jouant autour de lui, elle essaie de lui faire faire au moins un pas, à

lui aussi. L'homme en noir reste pétrifié, les bras écartés, comme un épouvantail à moineaux... Puis il sourit, fait un geste de la main, et se rassied, la contemplant comme une apparition divine.

Quand elle salue profondément, Sava essaye d'applaudir, mais on n'entend que deux maladroits claquements de mains.

V

QUI EST JEAN UNGA BOUMANGO ?

QUI EST-IL ?

D'OÙ VIENT-IL

ET – OÙ EST-CE ?

Les Belgradois attendent le long du trottoir de la rue du maréchal Tito. Dans une morne atmosphère, ils se protègent du soleil de l'après-midi avec leurs mains et leurs journaux. Parmi la foule se trouve le fiancé, Léopold VAZIK, revêtu d'un manteau couleur de cendre sous lequel on aperçoit le costume de danseur d'Othello. Il jette des regards autour de lui, scrutant les visages qui l'entourent.

Du haut-parleur fixé à un poteau électrique, décoré du drapeau yougoslave et d'un drapeau vert, jaune et violet, retentit l'hymne d'un "lointain, inconnu mais si proche de nous pays".

Le policier Voulé fait les cent pas en veillant que personne ne franchisse la barrière de sécurité... Dans la deuxième rangée, Sava, noir comme un corbeau, portant un long câble enroulé sur l'épaule, essaie de se frayer un chemin. Les gens s'écartent craignant qu'il ne les salisse. Le ramoneur remarque Iagocha Kraï qui lit le Journal littéraire.

SAVA : Bonjour, voisin ! Qui attendez-vous ?

IAGOCHA : Bonjour, Sava.

LE POLICIER : Salut, Sava ! Alors, on sort du travail ?

SAVA : Bah, ce sont tes collègues qui m'ont fait descendre de la cheminée. Il paraît qu'il vaut mieux que je reste sur le sol jusqu'à ce que le camarade soit passé. Là-haut sur les

toits ils sont plus nombreux que vous ici. Et qui attendez-vous aujourd'hui ?

Voulé lui jette un regard par-dessus l'épaule et dit familièrement, comme s'il attendait un proche parent.

LE POLICIER : On attend le camarade Djanaga Doubango.

IAGOCHA : Qui ça ?

LE POLICIER : Le camarade... Dja...

IAGOCHA : Jean Unga Boumango. Si le peuple est incapable de prononcer ce nom correctement, vous en tant que personne officielle en service officiel vous devriez savoir officiellement qui vient en visite officielle. Celui que vous attendez aujourd'hui ne viendra pas.

SAVA : Et il vient d'où cet homme ?

LE POLICIER : De... Djafamba.

IAGOCHA : D'où ?

LE POLICIER : Ben... On m'a dit...

IAGOCHA : Dites, dites-le librement.

LE POLICIER : De.. Djoufamba.

IAGOCHA : De Djoufamba ?!

Iagocha éclate de rire... Sava ne sait pas si les fautes du policier le font vraiment rire ou si elles provoquent une sorte d'hystérie nerveuse.

IAGOCHA : De Djoumanga. De Djou-man-ga !

SAVA : Jamais entendu, voisin. A dire vrai, je ne suis pas très au courant de ces "lointains, inconnus, mais si proches de nous, pays ", comme l'écrivent nos journaux.

IAGOCHA : Mon cher voisin, c'est l'ex-Katumba. J'espère que vous avez entendu parler de ce pays-là

SAVA : J'ai failli... Mais pourquoi ex- ?

IAGOCHA : Après la destitution de Iacomba Dadi Bengo N Taking, le 14 octobre de l'année dernière, on a proclamé la République de Djoumanga, avec, à sa tête, le Président que vous attendez actuellement. Nous sommes parmi les premiers dans le monde à avoir reconnu l'existence de la nouvelle République... Les Tchèques, et nous après.

SAVA : Les Tchèques, et nous après ? Les deuxièmes parmi les premiers ?

IAGOCHA : C'est cela, voisin.

SAVA : Eh bien, au risque de vous contrarier, cher voisin, et avec tout le respect que je dois à votre savoir, je me vois obligé de vous dire que ce Président-là est déjà venu chez nous.

IAGOCHA : Quand est-il venu ?

SAVA : L'automne dernier en avril.

IAGOCHA : L'automne dernier en avril ? Ou bien au printemps dernier en novembre ?

SAVA : En novembre. C'est ça, en novembre.

IAGOCHA : Mais non. Vous faites erreur.

SAVA : Non voisin. C'était aussi un Président qui avait renversé un dictateur, et nous l'avons reçu, comme maintenant – les Tchèques d'abord, et nous après. Voulé, tu l'avais attendu, toi ?

LE POLICIER : Je ne sais pas... Si le camarade Iagocha dit que non...

IAGOCHA : L'automne dernier, en novembre, mon cher voisin, c'est Danbanga Jasami Radjah Mgatu, président du Badjanma du Sud qui est venu. Et il n'a renversé personne. Seulement l'ex-royaume de Kamariba s'est divisé en Badjanma du Nord et Badjanma du Sud. C'est exact, nous sommes parmi les premiers à avoir reconnu le nouveau gouvernement du Badjanma du Sud – tout de suite après les Tchèques, et nous avons condamné celui du Nord à cause de son agression contre l'indépendance et le non-alignement de celui du Sud, avec lequel nous avons établi...

LE POLICIER : ... des relations amicales et de bon voisinage dans un esprit de compréhension et de confiance réciproques.

IAGOCHA : Ces pays sont un peu éloignés pour des "relation de bon voisinage".

LE POLICIER : Excusez-moi... Où tu vas là-bas ? Qu'est-ce que tu fais là ? ! Allez recule ! En arrière !... C'est sûrement un de leurs étudiants.

Le policier s'en est pris au fiancé Léopold Vazik, qui a tenté de traverser la rue à la recherche de la jeune fille disparue.

SAVA : Et dès qu'ils se sont séparés, ils se sont tapés dessus. Mon Dieu, quel peuple de sauvages ! Pas étonnant que nous soyons amis.

IAGOCHA : Oui, car le Badjanma du Nord est toujours resté sous le régime bananier du dictateur Ajan Jasaki Heil Kan Mkabina... J'espère que vous vous souvenez de lui ?

SAVA : C'est ce petit bonhomme aux jambes arquées, ce nabot couvert d'or, qu'on a surnommé à Belgrade "Heil le Ducat". Il donnait un ducat avec son effigie à tous ceux à qui il serrait la main

IAGOCHA : Les gens qui viennent chez nous en visite apportent avec eux leurs coutumes et leur culture.

SAVA : Et l'or du peuple. Là-bas, un malheureux qui meurt de faim cueille du coton ou des bananes toute la journée, par 40 degrés sous le soleil, un autre trime du matin au soir comme moi je trime ici, pour que son Président, en son nom, et sans son autorisation, distribue dans le monde sa sueur et son sang. Un mauvais portrait sur de la sueur dorée. Et il est devenu politicien uniquement à cause de sa taille : il était trop grand pour un cirque et trop petit pour la vie... Le bandit et le dictateur à la terrible réputation.

IAGOCHA : C'est exact, voisin, mais nous n'avons appris cela que plus tard.

SAVA : D'abord les Tchèques, et nous après, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui distribue l'or de son peuple à travers le monde sans l'en informer et sans lui demander son avis ? Comment ça s'appelle un homme qui ne possède rien et à qui tout appartient ?

Des sirènes de voitures de police retentissent... La musique se fait plus forte. Le policier s'est mis au garde-à-vous. Le peuple agite de petits drapeaux, sans entrain. Iagocha continue à lire son journal... Sava crie plus fort que le bruit des voitures du cortège.

SAVA : Il m'a fait un signe ! Il ne sait pas que je suis ramoneur ! Il m'a pris pour un de ses compatriotes !

Après le vacarme des voitures et de leurs sirènes les gens se dispersent. Iagocha plie son journal.

IAGOCHA : Cette ballerine polonaise, vous l'avez retrouvée ?

LE POLICIER : Non.

IAGOCHA : Vous nous créez d'inutiles désagréments diplomatiques. Ça fait combien de temps qu'elle a disparu ?

LE POLICIER : Ça fera... bientôt deux semaines.

IAGOCHA : Et aucune trace ?

LE POLICIER : Aucune... comme si la terre l'avait engloutie.

IAGOCHA : Est-ce que ton chef va parfois au théâtre ?

LE POLICIER : Au théâtre ? Ben... il va plutôt à la chasse.

IAGOCHA : Donne-lui ces deux billets, qu'il y aille ce soir. Vous la cherchez en ville, alors qu'elle se cache dans une représentation théâtrale.

LE POLICIER : Quelqu'un la cache au théâtre ?

IAGOCHA : Au théâtre non, mais dans la pièce. Nous nous donnons en spectacle là-bas. Qu'il y aille ce soir, il y verra plus clair.

LE POLICIER : Mais il est... à la chasse.

IAGOCHA : Alors, vas-y, toi-même.

LE POLICIER : Entendu... A vos ordres.

IAGOCHA : Tu verras, ça sera intéressant. Tu vas t'y rencontrer toi-même.

LE POLICIER : Qui ça ?

IAGOCHA : Toi. Toi-même.

LE POLICIER : Moi-même ? Je vais me rencontrer moi-même ?

IAGOCHA : Vas-y ce soir, et appelle-moi demain.

Le policier, troublé, tient les deux billets, sans oser poser d'autres questions.

SAVA : Mais, voisin, si c'était encore un de ces dictateurs à la terrible réputation que nous avons attendu là ?

IAGOCHA : Qui ça "nous" ?

SAVA : Eh bien, nous tous.

IAGOCHA : Il serait temps, mon cher voisin, à votre âge, de parler uniquement en votre nom.

SAVA : Mais... Vous aussi l'attendiez.

IAGOCHA : Moi ? Pas du tout. Moi je n'attendais personne.

SAVA : Comment non ? Mais que faites-vous ici ?

IAGOCHA : J'attends de pouvoir traverser la rue. Ma voiture est garée de l'autre côté.

LE POLICIER : Pourquoi n'avez-vous pas traversé tout de suite, camarade Iagocha ?

IAGOCHA : Je ne voulais pas discréditer votre autorité...
Qu'est-ce que vous croyez, voisin, pourquoi le peuple
est-il venu accueillir ce...

SAVA : Parce que dans les entreprises un décret a donné
l'ordre à tout le monde de sortir à 11 heures.

IAGOCHA : Vous croyez que c'est à cause de cela ? A cause de
cet ordre ?

SAVA : Bien sûr.

IAGOCHA : L'État vote des lois pour empêcher les gens de
voler, de tromper, de piller, d'arracher, de détruire, de
mettre le feu, et personne ne les respecte, elles sont
complètement inutiles. Mais ce décret-là, si – tout le
monde arrête le travail. Une petite heure à piétiner sur
place, et chacun peut aller de son côté. S'il fallait rester
là pour ensuite retourner travailler, personne ne serait
venu. Un peuple de fainéants ne respecte que les lois qui
prescrivent les arrêts de travail, les autres il s'en moque.
Si vous n'étiez pas venus une première fois il n'y aurait
pas eu de deuxième. Personne n'est assez fou pour se
couvrir de honte deux fois. Les petits calculs, les petites
combines vous seront fatals : on vous les permet pour
que vous travailliez contre vous-mêmes.

*Iagocha enfonce le journal dans sa poche, sourit, et s'éloigne.
Sava regarde son voisin d'un air perplexe, tandis que le poli-
cier Voulé continue à fixer les deux billets d'entrée de théâtre,
dans sa main.*

LE POLICIER : Sava, tu vas venir avec moi. Je n'ai jamais été...
au théâtre.

SAVA : Je ne peux pas, Voulé, je suis de service... Je passerai
chez toi demain, pour te remettre une requête d'un de
mes amis ramoneurs.

LE POLICIER : Passe... Quel fichu tour il m'a joué le camarade Iagocha !

Ils s'en vont suivis par les derniers accords de la musique officielle, où dominant les sons d'un lointain pays tropical. Dans la rue ne reste plus que le malheureux fiancé, Léopold Vazik, qui regarde de tous les côtés, l'air égaré, répétant pour lui-même : Nina... Nina... Nina...

VI

**UNE BAGUE SCINTILLANTE AU CREUX D'UNE MAIN
NOIRE**

Sava le ramoneur entre dans sa petite chambre.

Nina est assise à la table et découpe un morceau de soie bleu avec des ciseaux. Elle attend avec crainte ce que son hôte va lui annoncer. L'homme en noir, les yeux baissés, s'approche de la table, prend appui sur le dossier de la chaise comme s'il était dans une salle d'audience.

SAVA : J'ai parlé avec Pavle... Voilà, ils n'ont pas menti. Il est revenu au bout des huit jours... Nous avons discuté pendant deux heures.

NINA : Widzial pan Pawla ? Czy pan z nim rozmawial ? Co panu powiedzial ? Czy wie, je jestem w Belgradzie ? Prosz pana, panie Sava, niech mi pan wszystko opowie.

SAVA: Heu... doucement ! Nous avons discuté dans son bureau. Et... je peux te dire... je dois te dire, que j'aurais mieux fait de ne pas le rencontrer. Il aurait mieux valu que quelqu'un se soit présenté à toi sous une fausse identité, qu'il n'existe pas... Pavle n'est pas un homme bien... Tu me comprends ? Lui nein gut. Pavle nicht gut.

NINA : Nicht gut ?

SAVA : Ja, ja. Nicht gut, ma Nina... Nicht gut.

NINA : Pawel ? Sawa, Pawel nicht gut ? Varum nicht gut ?

SAVA : Varum, varum ?... C'est comme ça dans la vie, ma Nina. Après le grand amour sans questions viennent les

grandes questions sans amour, et tout au bout la surprise encore plus grande... Il m'a dit que vous vous étiez mis d'accord, pendant qu'il travaillait à Varsovie, pour que tu viennes passer tes vacances d'été dans notre pays, à la mer... Verstchen ? Toi, tu viens au mois d'août, et il te rejoint pour aller ensemble à la mer. Toi et Pavle, à Dubrovnik.

NINA : Tak, tak. Umowilimy si, za razmem spdzimy wakacje, ale ja nie moglam przyjechac. Pisalam do niego. On wszystko wie...

SAVA : Doucement, s'il te plaît... Il croyait que vous passeriez l'été ensemble "en amis", et qu'après, chacun partirait de son côté. Chacun chez soi... Verstchen ? Il ne comptait pas, et n'imaginait pas une seconde que tu émigrerais à cause de lui. Verschten, Nina ?

NINA : Nein, nein, nein !

La fille le regarde avec ses beaux yeux bleus de Polonaise ; elle resserre les bords de la couverture sur ses épaules comme si elle avait soudainement froid.

SAVA : Tu peux crier "nein, nein, nein" jusqu'à demain... ma petite cervelle d'oiseau ! Écoute bien ce que ton Sava va te dire : Pavle n'est qu'un vulgaire voyou !

NINA : Nein, nein, nein !

SAVA : Tu ne comprends rien de ce qui ne te convient pas ; pour que tu comprennes, il faudrait que je mente... Je dois tout te dire. Pavle est marié, Pavle a une femme et deux petits enfants.

Il montre une bague à sa main et la taille de deux petits enfants imaginaires. Nina hoche la tête négativement.

NINA : Nein, nein, nein...

SAVA : J'ai vu une grande photographie sur la table de son bureau. Dans un cadre en cuir. La femme et les deux enfants devant la maison près d'un bosquet de roses, et lui derrière eux, souriant et beau comme un prince entouré de sa famille. Une journée ensoleillée, un toit rouge, avec une frondaison de chêne vert au-dessus de la maison. Quand je l'ai vu, au premier abord, j'ai bien compris pourquoi tu t'étais enfuie pour lui, mais dès qu'il s'est mis à parler j'ai encore mieux compris pour-quoi tu en étais arrivée là.

NINA : Pawel nie jest jonaty. Wiem o tym na pewno. Rozpytywałam si wrod jego przyjaciel...

SAVA : Ja, ja. Tsvaj klajn kinder... Et... Comment dit-on, une épouse ?

NINA : Sawa, prosz pana, to nie prawda. To nie prawda, Sawa !

SAVA : Écoute, ou bien tu ne comprends rien de ce que je dis, ou tu comprends tout mais tu fais semblant de ne pas comprendre, ou encore tu pourrais tout comprendre mais tu ne veux rien comprendre... Quand je lui ai dit, Nina, que c'est à cause de lui que tu es restée, il a failli s'évanouir. Il s'est retenu à sa grande bibliothèque, s'est retourné tout pâle, puis il est devenu tout rouge, puis de plus en plus foncé, et enfin tout noir. Il hurlait, les fenêtres en tremblaient : "Si toutes celles avec qui j'ai couché de par le monde avaient émigré, c'est un camp de réfugiés qu'il faudrait ouvrir ici ! Qu'elle retourne immédiatement d'où elle vient ! Si elle se présente devant moi, je me charge personnellement de la faire reconduire à Varsovie ! Je connais ses plans. Elle me prend pour un imbécile... Ouste, dehors !..." Et là-dessus, il m'a mis à la porte.

Nina a couvert ses oreilles de ses mains, peut-être à cause de la voix trop forte de Sava, ou peut-être à cause des mots qu'elle comprend avec l'instinct d'une femme trompée. Mais, dès que l'homme en a fini avec ses "citations", elle se met à se justifier de façon hystérique.

NINA : Przez niego chciałam opucić balet, kraj i rodziców ! To wszystko co miałam i kochałam w życiu ! On pisał do mnie, codziennie dzwonił zebym przyjechała ! Ja bym tego nie zrobiła dla przygody ! Nie jestem gasia prowincjonalne ! Proszę pana, niech go pan przyprowadzi albo niech mnie pan do niego zaprowadzi ! Chciał rozmawiać z nim ! Proszę... Przez niego ja... ja...

La jeune fille s'étrangle, fond en larmes, attrape les ciseaux sur la table, les brandit des deux mains.

NINA : Przyprowadźcie go ! Albo się zabija !

SAVA : Nina ! Non !

L'homme bondit et lui saisit les mains. Nina s'affaisse en gémissant. Sava l'emmène jusqu'au canapé. L'aide à s'asseoir... Sur le dos de sa main droite coule un petit filet de sang. Nina regarde effrayée la main sanglante de Sava.

NINA : Zraniłam pana ? Sawa, niech mi pan wybaczy. Proszę, niech mi pan wybaczy ! Juj sama nie wiem co robi... Juj nie wiem...

De sa poitrine elle sort un mouchoir en soie et lui bande la main... Et lui, de sa main couverte de suie, essuie les larmes sur le visage de la danseuse, y laissant une trace noire.

SAVA : Nina, est-ce que tu parles anglais ? English ?

NINA : Tak, tak.

SAVA : Mon ami le poète parle anglais... Je vais l'amener ici. Comme ça, ça n'a plus de sens : je parle, tu me regardes, tu parles, je te regarde. C'est mon grand ami. Il ne te dénoncera pas. Il m'a lu ses poèmes contre la police... Assieds-toi, écoute la musique... je reviens tout de suite...

Sava tourne le bouton de l'électrophone, monte le son, comme s'il augmentait une dose de médicament pour les nerfs et, quitte la pièce en marchant sur la pointe des pieds... Nina recouvre son visage de ses mains, pose sa tête sur ses genoux, dans une attitude d'accablement. Elle pleure silencieusement, tristement, s'apitoyant sur elle-même...

Le ramoneur revient avec le maladroit Teïa. Le poète a une chaussette raccommodée à un pied – l'autre est nu. Il tient à la main un bouton de rose, cueilli quelque part en chemin.

SAVA : Nina, voici mon ami Teïa... Je lui ai tout raconté. Il va te...

Teïa s'approche de la danseuse, s'incline, lui baise la main, et lui offre la rose.

TEÏA : Dear Miss, J'm honored to meet you. As an admirer of your art, J'm sincerely sorry for everything that has happened to you.

NINA : Dear friend, it looks as if I've made a terrible mistake. Tell me everything. I want to hear the truth no matter how unpleasant it may be.

TEÏA : Dear Miss, my good friend has told you – thoug I'm not sure how much you've understood, that your Pavle is a man unworthe of confidence, respect or love. He has taken your great and pure love as a passing affair during his idle days in Warsaw. He is married and has two children... He doesn't want to see you... J'm sorry J had to tell you all this. There are so many nice things I would

have liked to translate to you... Well, that would be about all... the essential.

NINA : So, that means he doesn't want to see me ?

TEĪA : Yes... he doesn't.

Sava observe avec curiosité la conversation des deux jeunes gens, comme s'il participait à une cérémonie mystique : la ballerine en costume de Desdémone, avec un bouton de rose dans la main, et le poète avec une seule chaussette – dans sa petite chambre, si étrangère aux artistes et à l'art. Et ils parlent anglais !

NINA : Is it possible, dear friend, that such man exist ?

TEĪA : As you can see, it is. This world wouldn't exist if it weren't for Sava... Of course, in the great world civilization of darkness and savagery, with every passing day, he becomes more and more a pure metaphore. A good, tender and lonely metaphore.

Nina pose sa tête sur ses genoux repliés. TeĪa se tient raide, comme une statue.

SAVA : Tu lui as tout dit ?

TEĪA : Oui. L'essentiel.

SAVA : Non.

TEĪA : Si.

SAVA : Non. Moi je ne t'ai pas tout dit... Je ne pensais pas en parler, mais il vaut mieux que je lui dise tout, et qu'elle décide quoi faire et comment. TeĪa, mon ami, traduis-lui encore ceci : Pavle m'a dit qu'elle était restée ici uniquement pour obtenir un passeport en se mariant, et

partir aussitôt après au Canada chez une tante, où elle ouvrirait une école de danse classique. Sa tante, elle aussi, est une ancienne ballerine. Il dit que, dans sa famille, ils pratiquent tous un art ou un sport qui permet l'émigration. Puisque c'est un passeport qu'elle veut avant tout, et non lui, il dit qu'elle peut se marier avec n'importe qui. Il a dit : "Je ne veux pas servir de passe-elle à l'émigration polonaise."

TEÏA : Eh bien, moi, je ne désire pas traduire les vulgaires insultes d'un de nos bandits. Lui, il en connaît long sur la méchanceté des autres, sauf qu'il ne voit pas ce qu'il est : une ordure et un scélérat.

SAVA : Teïa, je suis obligé de lui rapporter tout ce que j'ai entendu. Je veux avoir la conscience en paix. Moi, pendant tout ce temps-là... je me suis mis à l'aimer... comme si elle était ma propre... Elle doit savoir, et décider ce qu'elle veut faire. Elle ne peut plus continuer, comme ça, à se cacher. Dis-lui : ou bien elle regrette et repart chez elle, ou elle se marie à quelqu'un d'autre. Si c'est vrai, s'il y a un gramme de vérité dans le fait qu'elle a surtout besoin d'un passeport pour partir au Canada, alors traduis-lui ceci : tu sais quel homme je suis, je ferai un mariage blanc avec elle. De tout mon cœur je suis prêt à l'aider. Demain on se mariera... Dès qu'elle aura reçu son passeport, elle pourra partir. J'ai un peu d'argent, je vendrai quelque chose – je lui achèterai son billet pour le Canada. Si ça marche bien pour elle là-bas, elle pourra me rendre l'argent, sinon – tant pis, elle ne devra rien à personne... Tu sais, il vaut mieux qu'elle me quitte moi, une fois que nous serons mis d'accord, plutôt que quelqu'un dont elle tomberait amoureuse pour de bon. Pourquoi faire subir à un autre ce qu'elle a elle-même subi...

De la poche noire de sa blouse de ramoneur il sort une petite boîte rouge, la tient quelques instants au creux de sa main,

puis l'ouvre avec précaution. Un minuscule diamant brille sur une bague de fiançailles. Nina, troublée, observe la bague scintillante au creux de la main noire.

Dans la cour, on entend les sirènes de la police, et la pièce est illuminée, à travers la porte vitrée, par le gyrophare blanc et bleu. Nina se recroqueville et tire la couverture par-dessus sa tête. Sans frapper, entre, comme chez lui, l'ex-locataire Voulé. Après de nombreuses années, il vient pour la première fois en "visite" chez Sava.

TEÏA : Tu n'as pas besoin de moi pour parler avec celui-là. Je ne comprends pas sa langue. C'est moi qui aurais besoin d'un traducteur.

Teïa part, l'air sombre... Le policier s'assied à la table. Sava reste debout, immobile au milieu de la pièce, tenant toujours la bague en diamant dans sa paume. Il ne sait que faire ni où se mettre. La musique de Tchaïkovski retentit comme si elle arrivait d'un autre monde, d'un monde plus beau.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

VII

LE THÉÂTRE MOUCHARDE LA VIE

Sava le ramoneur et le policier sont assis à la table. Ils se taisent. Nina s'est recroquevillée sur le canapé. Terrorisée, elle fixe l'homme en uniforme, qui ne la regarde pas – comme si elle n'était pas là.

Personne ne pose de questions, et sans questions il n'y a pas de conversation. Le policier fait un geste brusque de la main droite, écrase sur la table une mouche attrapée au vol. On entend un petit claquement sec, comme s'il avait écrasé un grain de blé... Il repose sa main sur la table, comme si de rien n'était. Sava pousse un profond soupir regardant la mouche morte sur la table.

SAVA : Je ne sais pas d'où sortent tous ces moucherons, papillons de nuit, cafards, punaises, moustiques, fourmis, souris, et rats... ce sont les locataires précédents qui ont dû les attirer.

LE POLICIER : Dans mon pays les mouches se multiplient à cause du bétail... les lézards à cause des mouches... et les serpents à cause des lézards.

SAVA : Ils sont venimeux les serpents ?

LE POLICIER : Ils n'ont pas besoin de mordre, il suffit qu'ils te regardent... Tous les serpents sont venimeux, il y en a seulement qui font semblant de ne pas l'être.

SAVA : Et les champignons, eux, ils sont vénéneux ?

LE POLICIER : Oui, mais quand on cueille les champignons on risque plus de crever à cause des bombes et des

mines. C'est fou ce que les champignons poussent autour des mines abandonnées. Comme si le métal les attirait... Parfois, la nuit, quand on est assis autour d'une flambée, on entend boum ! quelque part dans la montagne – une explosion ! Ce sont des loups qui sautent sur des mines. Le lendemain, on en trouve trois ou quatre... si les aigles ne les ont pas emportés.

SAVA : Il y a beaucoup de loups ?

LE POLICIER : Eh bien... notre village s'appelle Loupovo... Et moi je suis, comme tu le sais, Voulé Vouchitch – le loup du loup... Chez nous, on donne aux villages et aux gens un nom en rapport avec une tare physique ou un nom de bête sauvage. Mon oncle s'appelle Machan-Guzina-la-grande-fesse, de Zmijuk – le nid de serpents.

SAVA : Pourquoi tant de loups ?

LE POLICIER : Ah ça... Pour être sincère, c'est de notre faute. Une année, on a tué tous les ours. Comme on avait exterminé les ours, des bandes de loups sont sorties de partout.

SAVA : Le loup n'est pas pire que l'ours ?

LE POLICIER : Et comment !... L'ours est un animal noble, royal. Le loup est une bête perfide, traître. Sans parler que l'ours dort au moment où c'est le plus dur pour nous. Tandis que le loup, lui, n'attend que la neige et la tempête. Plus c'est mauvais pour l'homme – mieux c'est pour le loup. La nuit, ils laissent des traces dans la neige comme si une armée entière était passée par là. Dès que le jour tombe, le loup te guette devant ta porte.

SAVA : Pourquoi vous avez tué les ours alors ?

LE POLICIER : Pourquoi... Parce que l'homme est toujours

prêt à scier la branche sur laquelle il est assis. L'ennemi nous donne un petit coup de main, de temps en temps.

SAVA : Vous deviez être de bons chasseurs.

LE POLICIER : Hoho !... A la chasse on n'emportait qu'une seule balle. Un chasseur – une balle. Une balle – une bête... Ceux d'aujourd'hui quand ils partent à la chasse, tu ne les vois plus sous leurs cartouchières et leurs fusils. Armés, comme à la guerre.

A la ceinture du policier retentit l'appel du talkie-walkie. Voulé prend l'appareil, l'allume. On entend une voix métallique.

LA VOIX : Voulé, excuse-moi, écoute ta chanson.

LE POLICIER : Quelle chanson, Iova ?

LA VOIX : Ta chanson : "La fille a brûlé le nid de l'aigle".

Il met le son plus fort et on entend la chanson. Voulé regarde pensivement l'appareil, comme s'il avait oublié le lieu où il se trouvait... Il éteint le talkie-walkie.

LE POLICIER : C'est Iova, de la voiture de patrouille... Un jeune, qui aime bien plaisanter.

Ils se taisent...

Nina écoute leur conversation, persuadée que le policier questionne l'hôte coupable.

Et Voulé fixe du regard le bout de ses chaussures de service bien cirées et se tasse sur lui-même. Comme si une grande honte s'était abattue sur lui.

Sava se lève, hésitant.

SAVA : Qu'est-ce que je te sers ? Une petite eau-de-vie de prune ?... Ça fait des années que tu n'es pas venu, ça serait un comble si tu partais sans que je t'offre un verre.

LE POLICIER : Merci... Je ne bois plus... Depuis cinq ans... Pas une goutte.

SAVA : Pourquoi pas une goutte ?

LE POLICIER : Laisse... Justement, à cause de la chasse. A cause de la dernière chasse.

SAVA : Il s'est passé quelque chose ?

LE POLICIER : Bah... pfff... Tais-toi... Hm !... ts, ts, ts... Si tu racontais ça à quelqu'un, il pourrait penser que... Laisse, laisse !...

SAVA : Qu'est-ce qu'il y a eu ?

LE POLICIER : Eh bien... voilà... il y a cinq ans mes proches, là-bas, m'appellent. Ils me disent : les sangliers dévorent tout ce qu'ils trouvent, ils ont même fait fuir les loups... Je prends le train. J'arrive à la maison, le père s'était enfermé à clef... Il était déjà malade. Il n'avait plus que la peau sur les os... Bon, on s'habille, on prend les fusils spéciaux pour la chasse à l'ours, et après le repas on y va, mon défunt père, moi, le défunt Milé, et le défunt Bouda... On va droit chez le défunt garde-forestier Zlaia, où étaient déjà assis le défunt Tchéda et le défunt par-rain Ibro... Là, on se met d'accord pour passer la rivière à l'aube et établir le campement au bord d'une paroi rocheuse... Dans le canyon de la Tara, nous attendait également le défunt maître d'école, Kersta. Il avait fabriqué une espèce de radeau, mais la Tara avait tellement grossi qu'on aurait dit la mer. Si large et si profonde qu'elle vomissait de l'écume et bavait comme un chien enragé... Et l'autre, comme ça, sur la rive, il fume... fume... n'ar-

rête pas de fumer... un pied sur un tronc... il fume...
Sans dire un mot, il continue à fumer...

SAVA : Qui fume ?

LE POLICIER : Rade, le passeur... Il fume, le défunt Rade, et il dit : "On ne tiendra pas le coup avec une flotte pareille"... Mais rien à faire ! On était décidés... Au beau milieu de la rivière, les troncs du radeau ont craqué comme du givre... J'ai été le seul à m'en tirer.

SAVA : Vous étiez peut-être un peu sous l'effet de l'alcool ?

LE POLICIER : Écoute... on était saouls comme des bourriques... Je ne m'en serais pas tiré moi non plus, si je ne m'étais pas accroché à un sanglier qui traversait la rivière... C'est la créature que j'étais parti tuer qui m'a sauvé.

SAVA : Tu te rends compte ! Mon Dieu !

Ils se taisent à nouveau...

Sava jette quelques regards en coin vers la ballerine. La jeune fille a entouré ses genoux de ses bras et retient sa respiration.

LE POLICIER : Tu es obligé de t'occuper de ces cochons ?

SAVA : Obligé... Tu vois dans quelle crise on est.

LE POLICIER : La crise, la crise, la crise ! Qu'est-ce qu'il signifie ce mot-là quand on le prononce mille fois par jour, et que nos gouvernants eux-mêmes n'arrêtent pas de le répéter ? Aujourd'hui, on est dans la crise du mot "crise". Contrairement à nous, les Allemands ont perdu la guerre, ils ont été battus à plates coutures, et ils sont re-devenus une grande puissance économique. Ils auraient

pu, eux aussi, s'installer tranquillement dans une "terrible crise".

SAVA : Excuse-moi, mais on n'est pas dans la même situation.

LE POLICIER : Comment ça, pas dans la même situation ?

SAVA : Ce qui compte, c'est contre qui on perd la guerre.

LE POLICIER : Hmm... Tu veux dire, avec qui on la gagne ?

SAVA : C'est pas moi qui l'ai dit.

LE POLICIER : Mais tu l'as pensé.

SAVA : Ne pensons pas trop, tenons-nous en aux mots... Bien que les pensées soient plus importantes que les mots, c'est vrai. Mon défunt oncle avait coutume de dire : "Laissez vos mains tranquilles – quelqu'un veut-il tenter un bras de fer avec moi avec son cerveau ?!"

LE POLICIER : Oui...

SAVA : C'est comme ça...

LE POLICIER : Eh oui...

SAVA : Oui, oui...

LE POLICIER : Eh bien... ma foi... Oui... Quand on y pense...

SAVA : Hmm... Est-ce que tu as la nostalgie de ta contrée natale ?

LE POLICIER : Heureux celui qui n'a pas besoin de rêver à son pays natal... Un vieux proverbe populaire, que j'ai inventé moi-même, à cause de cette nostalgie... Alors, où est-elle cette requête ? Celle de ton ramoneur.

*Sava sort de sa poche une feuille de papier pliée, noircie. Vou-
lé ôte son couvre-chef, s'essuie le cou et la nuque avec son
mouchoir.*

SAVA : Je ne sais pas si elle est écrite comme il faut. Jette un
coup d'œil et s'il faut ajouter quelque chose... ou enle-
ver... voilà.

LE POLICIER : Écrite à la main ? Allez, lis-la moi... Il faudra
que quelqu'un la tape à la machine.

SAVA : Respectés camarades policiers, je vous adresse une
requête amicale pour que vous nous arrêtiez, ma femme
Kosa et moi, au début du mois de novembre et que vous
nous gardiez en prison jusqu'à la fin mars ou avril si
l'hiver est long et rude. J'ai été mis à la retraite avant
l'heure à cause de douleurs dans la colonne vertébrale,
pour des problèmes de poumons, de cœur, de varices, de
reins et d'yeux, et ma retraite est si maigre que, pour
ainsi dire, elle n'existe pas. Nous sommes des gens âgés,
nous ne commettons aucune bêtise pour vous obliger à
nous emprisonner pour vol ou pour fraude, car nous
avons depuis toujours vécu honnêtement, ce qui nous a
mis dans cette situation. Nous avons réfléchi : qu'est-ce
qui pourrait nous valoir six mois de prison durant l'hi-
ver tout en restant droits et honnêtes ? Je me suis ren-
seigné auprès de quelques personnes qui m'ont immé-
diatement conseillé d'insulter en place publique les
grands hommes de notre histoire, ceux qui nous ont
donné la possibilité d'avoir ce que nous n'avons pas...

LE POLICIER : Arrête... Est-ce qu'il a donné une raison con-
crète pour motiver sa demande ?

SAVA (*récite*) : Je vous écris la présente parce que j'ai été ef-
frayé par le cas de mon ami Steva Cardak, ramoneur à la
retraite, qui a acheté quatre cercueils pour sa femme,
son père, sa mère et lui, parce qu'il avait entendu dire

que le prix des cercueils allait augmenter de 280 pour cent dès le mois prochain. Steva ne possède pas cette somme, alors il a eu peur de rester sans cercueil, ce qui aurait causé de sérieux problèmes à sa famille et à la société, à un moment où il n'aurait plus été bon à rien. Respectés camarades policiers, s'il est vrai que les cercueils vont augmenter de 280 pour cent, je serai obligé de mettre de côté toute ma retraite jusqu'à la fin de ma vie pour en acheter un pour ma femme Kosa et un pour moi, et encore, si notre situation n'empire pas. Camarades, pensez-y de votre côté, et tenez-nous informés du jour où nous pourrions nous présenter pour l'arrestation, afin que vous n'ayez pas à envoyer la voiture et vos hommes pour rien, car nous pouvons très bien venir à pieds, nous savons où vous trouver. En contrepartie, je nettoierai vos fourneaux, vos cantines, les chaudrons et les cheminées, et Kosa fera la cuisine et le ménage. On ne restera pas les bras croisés, on travaillera comme des gens honnêtes et droits. Velia Popitch... Voilà.

LE POLICIER : Bon, c'est d'accord... Que quelqu'un lui tape ça à la machine.

Ils se taisent un long moment... Le ramoneur observe Nina et le policier avec ses mains de montagnard posées sur ses genoux. Sava inspire profondément, se tourne vers son exlocataire.

SAVA : C'est obligé ?

Le policier se tait, ne lève pas la tête.

SAVA : Tu n'es pas venu de toi-même ? Tu es venu sur ordre ?

Le policier se tait.

SAVA : Ils vont la reconduire en Pologne sous escorte ? Est-ce que là-bas ils lui feront des misères, est-ce qu'ils la condamneront ?

Le policier se tait.

SAVA : Pour ta première visite, tu aurais pu venir pour une meilleure raison... Est-ce que je peux te demander une faveur, m'accorder quelque chose au nom de notre amitié d'autrefois ?

LE POLICIER : Dis.

SAVA : Arrête-la seulement ce soir. Donne-moi un peu de temps, je veux... je dois l'aider. Fais ça pour moi.

LE POLICIER : Rien d'autre ?

SAVA : Rien d'autre.

LE POLICIER : Comment... tu vas faire pour l'aider ?

SAVA : J'irai trouver le camarade Iagocha. Je lui raconterai tout. Il a un frère poète, il a sûrement du respect pour les artistes. Elle a été trompée par un de nos compatriotes, alors c'est normal qu'un autre compatriote l'aide. Ce serait inadmissible, Voulé, que dans cette ville, même si on la renvoie en tant que clandestine, elle ne rencontre pas un seul homme qui ait l'air d'un être humain. Ce serait une honte pour les gens honnêtes et pour la ville elle-même.

Le policier se lève.

LE POLICIER : Quand est-ce que je dois revenir ?

SAVA : Eh bien, disons... vers six, sept heures... Le plus tard possible... Tu sais, je te comprends, Voulé. Il y a beau-

coup de bêtes sauvages dans ton pays natal. Moi non plus je n'aurais pas aimé y retourner.

LE POLICIER : Laisse tomber.

SAVA : Juste une chose qui m'intéresse : qui l'a dénoncée ?

LE POLICIER : Personne... ça s'est fait comme ça.

SAVA : Personne ?

LE POLICIER : Personne... J'ai tout compris, hier soir, au théâtre. Si tu avais été avec moi, Sava, tu n'aurais pas arrêté de faire ton signe de croix. De toute ma vie je n'ai jamais vu ni entendu une chose pareille.

SAVA : Quelqu'un du théâtre t'a dit qu'elle était ici ?

LE POLICIER : Mais non ! J'ai tout vu sur la scène. Comment la ballerine a dansé le ballet, comment elle s'est cachée dans le container tandis que le ramoneur et le policier discutaient, comment le ramoneur l'a emmenée chez lui et lui a acheté un électrophone pour qu'elle puisse s'exercer...

SAVA : Où as-tu vu cela ? Qu'est-ce que tu racontes, mon pauvre Voulé ?

LE POLICIER : Moi non plus je n'en aurais pas cru un mot si tu m'avais raconté une telle histoire. C'est une pièce qui se joue en ce moment. Une ballerine, la même que celle-là, un ramoneur pareil à toi, un policier exactement comme moi. Et tout ce que je te raconte, tout ce que tu viens d'entendre, la voiture de patrouille qui m'attend, elle qui tremble comme une feuille sur le canapé – tout est pareil. Je te le jure, Sava, exactement pareil sauf que... là-bas c'est une salle de théâtre et que je suis assis au premier rang.

Il désigne la salle, où un policier en uniforme, un jumeau de Voulé, est assis au premier rang.

LE POLICIER : Tout pareil. Moi sur la scène, moi dans la salle. Le public m'a reconnu... c'est à dire dans l'auditoire... alors les gens se penchaient vers moi. Et quand je suis sorti du théâtre, ils m'ont demandé : "Est-ce que vous allez arrêter la ballerine ? C'est un peu délicat, elle est dans la maison de votre ami. Mais vous êtes obligé, maintenant que vous savez où elle se trouve." Ils ont demandé la même chose au policier sur la scène, et il leur a répondu : "Eh bien, oui, je serai obligé. Je ne le désire pas, à cause de mon ami, mais maintenant tout le monde sait où elle est." Dans la pièce, le lendemain matin, il fait son rapport à son chef, et le chef donne l'ordre de l'arrestation. Alors le policier se rend chez toi, et toi, après une petite conversation sur son pays natal, tu lui demandes de la laisser libre jusqu'au soir. Et l'autre accepte... Et dans la représentation, l'autre dit tout ce que je te dis maintenant... Et de la porte il crie : "Mais attends ! Attends nom de Dieu !"

Le policier s'est approché de la porte, pendant qu'il parlait de l'autre policier, et il crie d'attendre au conducteur de la voiture officielle.

SAVA : Mon Dieu, Voulé, qu'est-ce que tu me racontes là... Tu veux dire que le théâtre moucharde la vie au peuple ?

LE POLICIER : Je ne sais pas, Sava, mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... On se revoit ce soir. Porte-toi bien.

Il part... S'arrête à la porte, regarde partout, ajoute sur le ton de la confidence...

LE POLICIER : Je vais te dire quelque chose, mais, s'il te plait, que ça reste strictement entre nous... Il est tombé, l'autre.

SAVA : Qui ça ?

LE POLICIER : L'autre !

SAVA : Quel autre ?

LE POLICIER : L'autre... celui qu'on a attendu... Djananga Doubango.

SAVA : Où est-ce qu'il est tombé ?

LE POLICIER : Là-bas.

SAVA : Mais, où là-bas ?

LE POLICIER : Là-bas, chez lui. Les nôtres ne veulent rien écrire là-dessus pour l'instant. Ils le raccompagneront avec tous les honneurs comme s'il était toujours en place et, dès qu'il se sera envolé de chez nous, ils annonceront sa chute. Mais ça se présente mal pour lui. Personne ne veut le recevoir.

SAVA : Comment est-il tombé ?

LE POLICIER : Ils l'ont renversé. Dès qu'il a quitté le pays, le peuple a soulevé une contre-révolution.

SAVA : Une contre-révolution ?

LE POLICIER : C'est une deuxième révolution qui remet les choses en place, comme avant la première, comme s'il n'y avait pas eu de révolution du tout. Il y en a eu deux et rien n'a changé, à part le nombre des habitants. Le mot lui-même te le dit : une contre-révolution.

SAVA : Mais ça n'a pas de sens.

LE POLICIER : Les nôtres ne savent pas quoi faire de lui. Si au

moins il avait terminé une école.

SAVA : Il est sans emploi maintenant ?

LE POLICIER : Sans rien. Comme ça s'est mis à faire plus froid, ils lui ont donné un manteau... Sa femme, là-bas, a trouvé un autre, pareil à lui. Ça fait dix jours que l'autre règne, ils ne se sont même pas aperçu qu'il n'était plus là. Et l'autre a envoyé une dépêche à celui qui est ici : s'il rentre au pays, il le mangera tout cru.

SAVA : Écoute, Voulé, est-ce que je peux te demander encore une faveur ?

LE POLICIER : Dis toujours.

SAVA : Propose aux nôtres de donner à la danseuse un passeport pour le Canada, et, moi j'embaucherai cet homme chez moi.

LE POLICIER : Pour ramoner les cheminées ?

SAVA : Pour ramoner.

LE POLICIER : Sava !

SAVA : Je ne le ferai pas venir pour voler son pain. Il mangera du pain dur et noir, mais honnête. Pour la première fois de sa vie peut-être.

LE POLICIER : Elle ne t'a pas assez donné de soucis la ballerine polonaise, il ne te manque plus qu'un président déchu du Djufamba ? Pauvre Sava, quand est-ce que tu garderas un peu de ta bonté pour toi-même ?

SAVA : Écoute... j'accepte tout... Comment se termine l'histoire ?

LE POLICIER : Quelle histoire ?

SAVA : Celle du théâtre.

LE POLICIER : Tu veux dire, juste la fin ?... Eh bien, voilà... assez noire pour le ramoneur... Soi-disant, il... bah, laisse tomber le théâtre !

SAVA : Qu'est-ce qu'il se passe ?

LE POLICIER : Rien.

SAVA : Dis-le moi.

LE POLICIER : Ben, soi-disant toi... lui... il commet deux suicides.

SAVA : Deux suicides ?

LE POLICIER : Oui... J'y suis allé hier et je n'y mettrai plus jamais les pieds. Tu as bien fait de pas venir. Je reviendrai à six heures.

Il quitte précipitamment la pièce... Sava s'approche de Nina, s'assoit près d'elle sur le bord du canapé.

SAVA : Nina, il faut qu'on aille tout de suite chez un ami. Il va nous... il t'aidera sûrement. C'est un homme puissant, très important. S'il s'occupe de toi, et il le faudra – je lui ai rendu des services dans la vie, moi aussi...

La jeune fille appuie sa tête contre l'épaule du ramoneur ; son dos tremble comme celui d'un animal apeuré.

SAVA : S'il te plait, ne pleure pas. Quand tu pleures, je n'ai plus une seule IDÉE dans la tête... Calme-toi... et ensuite on va y aller.

La jeune fille essuie ses larmes. Le ramoneur l'entoure fermement d'un bras protecteur. Et de quelque part, d'une cour, on entend l'appel du fiancé Léopold Vazik : Nina ! Nina ! Nina !...

VIII

TENTATIVE DE MEURTRE EN DEHORS DE LA SCÈNE

Le malheureux Teïa est affalé sur la table, au milieu des livres et des manuscrits. Il a étendu ses jambes sous la table ; il porte une chaussette au pied droit, tandis que la chaussette gauche est toujours en train de se faire raccommorder par la malheureuse sœur en deuil.

Dans la pièce entre le frère, Iagocha. Il jette des regards autour de lui, cherchant quelque chose.

IAGOCHA : Teïa, tu n'as pas vu ma cravate grise ? Teïa !

Teïa lève la tête, troublé, regarde son frère.

IAGOCHA : Tu t'es endormi à table ?

TEÏA : On dirait... Je me suis endormi.

IAGOCHA : Parce que tu ne dors pas comme tout le monde.

TEÏA : Et je ne vis pas non plus "comme tout le monde".

IAGOCHA : Et comment tu vis ? J'aimerais vraiment le savoir – comment tu vis ?

TEÏA : Comme un chien.

IAGOCHA : Tu as bonne mine pour un chien.

TEÏA : Je suis encore, mon frère, dans mes meilleures années de chien. Hier soir le voisin a sorti le sien en promenade, et moi – je me suis sorti moi-même. Chacun son chien.

IAGOCHA : Et vous avez aboyé ?

TEÏA : Oui. Le voisin et moi. Il a aboyé pour dire qu'il avait acheté un chien pour se sentir un peu humain.

IAGOCHA : Pourquoi tu ne te trouves pas un chien, toi aussi ?

TEÏA : Trop tard, mon frère. Je suis déjà trop chien.

IAGOCHA : Tu crois que c'est trop tard ?

TEÏA : Je le pense.

IAGOCHA : Excellent ! Excellent !

TEÏA : Qu'est-ce qui est "excellent" ?

IAGOCHA : Que tu commences à penser... Est-ce que tu aurais quelque chose qui ressemble à une cravate ?

TEÏA : Oui... une laisse et un collier. Toi au moins il y en a qui te promènent.

IAGOCHA : Je vais te trouver une chemise, moi ! Une camisole ! Je vais te ramener à la raison, pauvre fou ! Allez, de l'air, sortons d'ici !

Iagocha sort en courant de la pièce. Teïa fait un geste de la main, les yeux fixés sur un manuscrit. Il soutient sa tête de ses mains comme si elle n'était pas la sienne et qu'elle était trop lourde.

La sœur raccommode la chaussette, et de temps à autre soupire comme si elle n'avait pas respiré depuis des années.

Dans la petite pièce revient Iagocha. Il jette des regards tout autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose.

IAGOCHA : Teïa, tu n'as pas vu ma cravate grise ? Teïa !

Teïa lève la tête, troublé, regarde son frère.

IAGOCHA : Tu dormais sur ta table ?

TEÏA : Non... Je m'étais endormi tout à l'heure, et je rêvais que tu me réveillais. Alors, je suis réveillé.

IAGOCHA : Qu'est-ce que tu bafouilles, je viens de te réveiller à l'instant.

TEÏA : Non, pas maintenant.

IAGOCHA : Tu dors à table, parce que tu ne dors pas comme tout le monde.

TEÏA : Je t'en prie, je le sais. Tu me l'as déjà dit. Tout à l'heure je rêvais qu'on se disputait sur ma façon de vivre.

IAGOCHA : Eh bien, quelle est ta façon de vivre ? J'aimerais le savoir.

TEÏA : S'il te plait, Iagocha, s'il te plait.

IAGOCHA : Mais où est passée ma cravate... Je vais être en retard.

TEÏA : Tu ne seras pas en retard, tu as déjà tout dit hier. J'ai écouté ton discours pour l'inauguration du Foyer de la Culture.

IAGOCHA : Tu étais là-bas ? Je ne t'ai pas vu.

TEÏA : Tu n'as vu personne. La tribune était placée à deux kilomètres de la foule. Mais on t'entendait très bien. Vous avez d'excellents hauts parleurs.

IAGOCHA : Les plus puissants. Ça grésillait ?

TEĀA : Oui – dans ta tête.

IAGOCHA : J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

TEĀA : Ça, oui.

IAGOCHA : Quoi, par exemple ?

TEĀA : Tout.

IAGOCHA : Tout ? Vraiment tout ?

TEĀA : Vraiment tout.

IAGOCHA : J'ai dit quelque chose qui ne soit pas dans la ligne ? Ça m'a échappé ?

TEĀA : Non. Tu faisais attention.

IAGOCHA : Intéressant... Tu as écouté tout le discours ?

TEĀA : De A à Z. Dans un champ, sans un brin d'ombre, sous un soleil de plomb, tu as parlé pendant trois heures. Les pionniers avaient tout oublié de leurs poèmes, les fleurs étaient fanées dans leurs mains, et leurs chemises trempées de sueur. La chaleur était insupportable ; les parents regardaient leurs pauvres enfants en priant Dieu que tu en finisses ou que tu sois frappé d'un arrêt cardiaque. Ils se demandaient : "Quel va être ce Foyer de la Culture qui est inauguré d'une manière si inculte ?" Et toi, mon frère, aucun danger que tu t'arrêtes pour dire quelque chose de simple et de compréhensible. A la fin, les enfants, complètement abrutis, ont récité les poèmes de votre programme scolaire, qu'il est inhumain de faire apprendre par cœur.

IAGOCHA : Les poèmes de notre programme ? Nos poèmes ?
Tu fais erreur, mon petit frère. Ce sont les poèmes de
vos meilleurs et de vos plus grands poètes. Vos poèmes.

TEĀA : Et qui a choisi justement ces poèmes-là ?

IAGOCHA : Vos meilleurs maîtres. Et ils ont été récités par vos
meilleurs élèves. Qu'écoutaient vos meilleurs parents.

TEĀA : Tu veux dire – que nous travaillons contre nous-
mêmes ?

IAGOCHA : Vous travaillez, mon petit frère.

TEĀA : Et vous, vous vous contentez de nous donner un coup
de main ?

IAGOCHA : Non, on vous rend la chose un peu plus difficile.
Vous avez le droit de travailler contre vous-mêmes. Mais
dans votre condescendance, dans votre envie de plaire et
votre ruse débile, vous commettez de telles bourdes
qu'elles dépassent toutes nos attentes... Hier, par
exemple, j'ai protesté contre le fait que par 30 degrés à
l'ombre on allume un feu et qu'on danse une ronde au-
tour comme si on était une tribu d'Afrique. Bon, eux, là-
bas, ils le font par plus de 50 degrés, mais leur intention
n'est pas la même : c'est pour chasser les mauvais es-
prits.

TEĀA : Et nous, on danse pour les appeler !

IAGOCHA : Exact, mon frère ! Exact ! Ça, même les tribus afri-
caines ne le font pas ! Vous appelez les mauvais esprits,
et quand ils sont là, vous vous prenez la tête et vous re-
gardez avec stupéfaction ce que vous avez appelé et ce
qui vous tombe dessus. Qu'est-ce que vous voulez ?
Qu'est-ce que vous avez voulu jusqu'à présent, pendant
un demi-siècle ? Que quelqu'un lise dans vos pensées,

écoute vos jérémiades et vos prières, prenne au sérieux vos braillements d'ivrognes, que quelqu'un analyse vos cauchemars, se tue à déchiffrer vos désirs secrets ? Et qui parmi nous pourrait le faire, qui en serait capable, puisque selon vous nous sommes bêtes, vulgaires, et primitifs. Frérot, dites ce que vous voulez, mais parlez au nom du peuple – et pas au nom de cinq personnes. Mettez-vous d'accord – soyez la voix d'un peuple, et dites : "Nous ne voulons pas de ronde autour du feu quand il fait plus de 30 degrés !" Soit : alors éteignez le feu ou le soleil ! Éteignez ce que vous voulez, je n'en ai rien à foutre !

TEĬA : Et vous accepteriez ?

IAGOCHA : On serait obligés, mon vieux.

TEĬA : Tu veux que je te dise quand est-ce que vous "acceptez", comment vous lâchez du lest et comment vous gouvernez ?

IAGOCHA : Dis, je l'ignore.

TEĬA : Vous appliquez la vieille ruse du berger : quand il faut entasser quinze moutons dans un fourgon pour les transporter, les bergers en entassent vingt en forçant. Au bout d'un certain temps, quand les moutons commencent à étouffer, ils en sortent trois, de sorte qu'il en reste dix-sept – et les moutons se sentent bien, même si au départ il n'y avait pas assez de place pour quinze. C'est ça votre compréhension et votre esprit conciliant quand on en vient à étouffer.

IAGOCHA : Et dix-sept moutons s'en allèrent heureux pour un lointain voyage... Mais où est passée ma cravate ? Cette histoire avec les moutons ne te concerne pas, toi. Tu viens de dire que tu étais un chien. La nuit tu ne dors pas, tu aboies aux ombres et aux étoiles, tu gardes le

malheureux troupeau. Et tu mords, perfidement, tu me mords dans l'obscurité, par derrière.

Il sort le journal de la poche de sa veste.

IAGOCHA : C'est toi qui m'a fait ce sale coup.... ce... ce... ce rectificatif... dans ce... dans ce... torchon...

TEĀA : Quel rectificatif ?

IAGOCHA : C'est... c'est une... de tes blagues de chien... Le rectificatif : "Dans le précédent numéro du *Journal littéraire* nous avons publié un extrait du livre *Les Chemins et les déviations de la gauche européenne* du camarade Iagocha Kraï. Par erreur, nous avons attribué cet extrait au professeur Bora Miliz auquel nous nous empressons d'adresser nos plus vives excuses pour cette fâcheuse méprise."

TeĀa se met à rire. Iagocha retrouve sa cravate dans la poche de sa veste.

IAGOCHA : Ce que vous faites aujourd'hui vous aurait menés tout droit en prison, il n'y a pas si longtemps.

TEĀA : Et tu sais pourquoi vous n'arrêtez plus les gens aujourd'hui ?

IAGOCHA : Parce qu'on est des imbéciles !

TEĀA : Au contraire – c'est parce que vous êtes plus malins. Si vous emprisonniez tous ceux qui vous empêchent de réaliser vos plans géniaux, et que vous continuiez à travailler aussi mal – et vous savez très bien que vous êtes incapables de faire mieux – le peuple vous demanderait : "Qui vous gêne maintenant ? Pourquoi est-ce que ça ne va pas mieux puisqu'ils ne sont plus là, les autres ? C'est la faute à qui, maintenant ?" Alors que comme ça,

pendant que "les coupables de service" sont en liberté, vous êtes tranquilles. Ce sont eux qui intriguent et démolissent. S'ils n'existaient pas – d'ailleurs ils n'existent pas – vous seriez obligés de les inventer, comme d'ailleurs vous le faites.

IAGOCHA : Je me tire ! Je sors d'ici ! Tu es devenu un vrai chien ! Un chien enragé !

Iagocha jette sa cravate, marche vers son frère Teïa comme s'il allait le frapper, puis il se retourne et – il aurait quitté la pièce si la sonnette n'avait pas retenti à la porte... Furieux, il ouvre la porte. Entrent Sava le ramoneur et Nina Herbert. La ballerine est dissimulée sous une couverture, et l'homme en noir porte dans ses bras le gramophone.

SAVA : Bonjour, voisin.

IAGOCHA : Bonjour, quel mauvais vent t'amène ?

SAVA : Comment savez-vous qu'il est mauvais ?

IAGOCHA : Personne ne vient me voir par bon vent

SAVA : Eh bien, camarade Iagocha...

IAGOCHA : Voisin Iagocha. Ou bien Iaga, comme vous m'appeliez quand j'étais petit... De quoi s'agit-il ?

SAVA : Voisin, voilà, je vous en supplie, aidez-moi... aidez-nous... aidez-la...

IAGOCHA : Aider qui ? Toi, vous, elle ?

SAVA : Je m'excuse, j'ai l'impression... que nous ne sommes pas venus au bon moment.

IAGOCHA : Je suis pressé. Dites.

SAVA : Eh bien, je voudrais te... vous demander...

IAGOCHA : Celle-là, sous la couverture, c'est une artiste ?

SAVA : Une grande artiste ! C'est...

IAGOCHA : Une artiste internationale ?

SAVA : Internationale, oui, vraiment internationale.

IAGOCHA : Je le savais. Dès que je l'ai vue comme ça, sous une couverture.

SAVA : Elle est...

IAGOCHA : Y-a-t-il quelqu'un dans ce pays qui ne soit pas un artiste international ? Un type qui écrit deux poèmes exige un appartement – c'est un poète de renommée mondiale ! Un autre qui a à peine pondue la moitié d'une histoire, la terminera – dès qu'il aura emménagé ! Et un qui ne sait même pas dessiner un lapin, veut un atelier – c'est un peintre international ! Voisin, je ne suis pas une multinationale chargée de caser tous les fous internationaux. Que les "artistes internationaux" s'adressent au monde entier, moi j'ai en charge les gens normaux et ordinaires. Les maçons, les mineurs, les fondeurs qui sont sans toit. La classe ouvrière au pouvoir, et dans la rue.

SAVA : Camarade Iagocha...

IAGOCHA : Dis-moi, toi, est-ce que tu as un appartement confortable où tu puisses te laver de la fumée et de la suie comme tout brave homme ? Non. Et pourquoi tu ne l'as pas ?

SAVA : Eh bien, je...

IAGOCHA : Depuis trente ans tu récules les cheminées des autres. Toi aussi, tu es un ramoneur international.

SAVA : Non. J'ai essayé de travailler à Düsseldorf, mais je n'ai pas pu... Camarade voisin, ce n'est pas d'un appartement qu'elle a besoin.

IAGOCHA : Elle n'a pas besoin d'un appartement ?

SAVA : Non, pas du tout.

IAGOCHA : C'est vrai, elle a une couverture ! C'est la première grande artiste qui n'a pas besoin d'un appartement. Donc, elle en a un !

SAVA : Elle en avait un. Elle est...

IAGOCHA : Divorcée ! Quand nous leur donnons un appartement que nous avons pris aux ouvriers, eh bien, un an après, ils divorcent, et sont à nouveau dans la rue. On donne les appartements aux baiseurs. C'est pourquoi j'avais proposé qu'on leur réserve plutôt les bancs des jardins publics.

La ballerine a caché son visage avec le coin de la couverture. Elle quitte la pièce... Sava essaye de la retenir portant toujours le gramophone.

SAVA : Arrête, Nina, s'il te plaît. Le voisin n'est pas de très bonne humeur, mais il n'est pas comme ça. Je le connais depuis sa petite enfance. C'est moi qui lui ai appris à marcher... et à parler... Teïa, mon ami, dis à ton frère qui est Nina. Teïa...

TEÏA : Présente la demoiselle, comme il faut.

SAVA : Camarade... Mon petit Iaga, la camarade est... la de-

moiselle est... une ballerine polonaise... qui est... Nina Herbert.

Iagocha arrête de déambuler avec colère. Il regarde son voisin couvert de suie comme s'il ne l'avait pas bien entendu.

IAGOCHA : Qui est la camarade ?

SAVA : La ballerine, Herbert Nina.

IAGOCHA : La ballerine, Herbert Nina ?

SAVA : Oui ! Ils la recherchent, en ce moment, alors nous avons pensé... j'ai pensé, que si vous pouviez essayer...

IAGOCHA : La ballerine, Herbert Nina ?... Nom de Dieu, tu n'es pas tombé sur la tête ces temps-ci ? De quelle ballerine tu parles, mon pauvre ami ?

SAVA : Mais voisin, je vous assure, demandez à votre frère. Je ne vous aurais jamais présenté quelqu'un qui n'est pas qui il est.

Il titube en essayant de retenir la jeune fille et en se justifiant devant Iagocha ; en passant il branche le gramophone sur une prise électrique, le pose sur la table, appuie sur le bouton... La musique de Tchaïkovski retentit.

SAVA : Excusez-moi, voisin, de n'avoir pas su vous convaincre... Maintenant elle va se présenter à vous... C'est pour ça que j'ai apporté l'électrophone. Personne ne croit jamais ce que je dis !

L'homme en noir s'approche de la ballerine, fait glisser la couverture de ses épaules, comme un impresario dans un cirque. Nina reste raide comme si elle était nue.

SAVA : Nina, s'il te plait, danse-nous quelque chose – juste

quelque pas, pour que notre voisin voie que tu es bien celle que tu es... Allez, Nina, les gens aiment bien qu'on danse et qu'on chante pour eux. Voisin, elle va danser pour vous... Allez, juste deux pas et une pirouette sur les pointes.

La fille bouge, fait un geste comme si quelque chose lui avait fait mal. Devant l'insistante supplique de son ami qui écarte les bras comme s'il rassemblait du bétail, elle esquisse un deuxième et un troisième pas... Puis, se libérant de la peur et de la honte, elle se met à danser comme si elle était sur une grande scène somptueuse... Iagocha s'assoit lentement sur la chaise, ensorcelé par cette beauté sortie de sous la couverture, et sa danse grandiose. Sava s'est métamorphosé en sourire victorieux ; de tout l'homme en noir il ne reste plus qu'un sourire d'un blanc éclatant.

Quelque part, d'une cour, on entend l'appel du fiancé Léopold Vazik : Ninaa ! Ninaaa... Teïa a plongé sa tête dans son manuscrit ; comme si cette danse humiliante lui donnait la nausée ou comme s'il écrivait la vie qui se déroule autour de lui. Sava monte le son plus fort et frappe dans ses mains, en direction de Iagocha.

SAVA : Bravo, camarade Iaga ! Avec quelle belle attention vous regardez cela !

Iagocha pose son index sur sa bouche. Retenant son souffle, il contemple la danse de Nina. Dans la morne petite pièce, la ballerine est transportée par la musique de Tchaïkovski ... Et quand elle a déjà oublié où et pour qui elle danse, jaillit dans la maison, tel un ouragan - le fiancé Léopold Vazik. L'homme furieux a enfin retrouvé sa fiancée enfuie. Il jette son manteau gris et apparaît dans son costume d'Othello. D'un geste, il essaie d'attraper et de retenir la danseuse, mais elle virevolte et lui échappe en dansant. Rendu fou par son errance et ses appels répétés nuit et jour, offensé et humilié, le malheureux Othello devient de plus en plus agressif. Nina l'esquive comme

dans la scène de la jalousie, si souvent jouée. Tandis que leur malentendu se poursuit dans la danse, (entre dans la pièce le poète et traducteur polonais, monsieur Grabinjski, copieusement éméché. Il s'approche de la table, donne une poignée de main à Teïa, qui lui offre une chaise. Et monsieur Grabinjski, comme Iagocha, contemple avec satisfaction "le ballet-maison", sans rien pressentir d'anormal dans les gestes agressifs et brusques du danseur rendu à moitié fou. Après quelques pirouettes exceptionnellement réussies de la ballerine, grâce auxquelles elle a évité les assauts du fiancé " hors de son personnage", Iagocha et monsieur Grabinjski applaudissent avec enthousiasme en criant : Bravo ! Bravo ! Bravo ! Leurs cris poussent Nina à jouer la meilleure scène de sa carrière. Seul Sava donne des signes d'inquiétude. Il regarde du côté de Iagocha, essaie de lui expliquer quelque chose, mais l'homme, sous le charme, lui fait signe de se calmer... Et qui sait combien aurait duré ce "spectacle –maison", si le fiancé furieux n'avait pris la fille par la main. D'un geste brusque il la fait pivoter, la "casse" à la taille, la tord sur ses genoux, et se met à l'étrangler... Iagocha et monsieur Grabinjski à nouveau applaudissent et crient : Bravo ! pensant qu'ils jouent la grande scène du célèbre final. Cependant, quand la fille laisse tomber ses bras, à bout de souffle, et que l'homme fou furieux la plaque contre le sol, ils se lèvent troublés. Léopold Vazik pèse de tout son poids sur le corps de sa fiancée, en criant.

OTELLO-VAZIK : *Zabij ci ! Nina, ty mnie zdradzila ! Tanczysz po domach ! Zabija cia, Nina, zabija !*

SAVA : *Hé, vous autres, il la tue ! Il l'étrangle ! Hé-là !*

Le ramoneur se précipite, agrippe le fiancé, essayant de défendre la jeune fille à moitié morte. Vazik se débat, mais ses gestes ressemblent toujours à ceux d'un personnage de ballet. Peut-être est-ce dû à la musique de Tchaïkovski qui change la lutte pour la vie en chorégraphie stylisée. Devant la maison crissent les freins de la voiture de police, avec les sirènes assourdissantes et la lumière blanc-bleu du gyrophare. Surgit le

policier Voulé qui bondit "sur la scène". Il essaye de calmer le danseur furieux, mais celui-ci lui échappe, le mettant dans la triste et désagréable situation de "jouer" lui aussi. La célèbre scène de la jalousie, si souvent interprétée dans le monde entier, tourne au chaos très représentatif des gens et de l'époque. Teïa regarde avec mépris le final du "ballet maison" puis continue d'écrire son manuscrit. Le policier attrape enfin le fiancé, lui tord le bras derrière le dos en une clé très professionnelle, et le traîne devant Iagocha qui crie au visage du danseur :

IAGOCHA: Tu es cinglé ?

OTELLO-VAZIK : Zabij j ! Ona nie bdzie dla wan tanczyc !
Zabij j !

IAGOCHA : Emmène-le ! Tout de suite !

LE POLICIER : Euh... camarade Iagocha...

IAGOCHA : Quoi, qu'est-ce que tu attends ? Allez !

LE POLICIER : J'ai un mandat d'arrêt pour elle aussi...

IAGOCHA : Elle, j'en fais mon affaire... Emmène le fou !

SAVA : Merci, camarade... euh, voisin.

LE POLICIER : Je l'accuse de quoi ?

IAGOCHA : Tentative de meurtre en dehors d'une scène de spectacle.

LE POLICIER : Je ne comprends pas... Ah, oui, je comprends !

Le policier Voulé emmène Léopold Vazik... Très vite, ils disparaissent ainsi que la voiture de police.

Le ramoneur s'agenouille auprès de la ballerine, lui passant une main sous la tête pour la soutenir, comme s'il soutenait un enfant.

SAVA : Nina... Ma Nina... Qu'est-ce qu'il t'a fait... Nina... Dis quelque chose, je t'en supplie... Camarade Iagocha, elle est en train de mourir... Nina...

Iagocha s'approche. Il prend le poignet de Nina et lui tâte le pouls avec inquiétude ... Nina lève un peu la tête et ouvre les yeux.

IAGOCHA : Voulez-vous un peu d'eau ?... De l'eau ?

SAVA : Elle ne comprend pas notre langue.

IAGOCHA : Et comment as-tu parlé avec elle ?

SAVA : Avec beaucoup d'attention.

IAGOCHA : Avec beaucoup d'attention ?

SAVA : Oui. Ma petite Nina, est-ce que tu veux un peu d'eau ?

NINA : Non... merci... Sava.

IAGOCHA : *Mademoiselle, parlez-vous français ?*³

NINA : *Un peu... mais je comprends tout.*

IAGOCHA : *Chère mademoiselle, je vous présente mes plus plates excuses car tout ceci est arrivé à cause de ma négligence. Je pensais qu'il s'agissait d'un jeu, et que votre mari et vous-même répétiez la scène que j'avais vue au théâtre. Pardonnez-moi, je vous en prie.*

³ Dans le texte original cette conversation entre Iagoche et Nina se déroule en français, elle est reproduite ici en italique. (N.D.T.)

NINA : *Ce n'est rien... monsieur... J'ai pensé la même chose... Excusez-moi, j'ai besoin de me rétablir... Aidez-moi à me lever, s'il vous plaît.*

IAGOCHA : *Oui... volontiers, bien sûr...*

Iagocha l'aide à se mettre debout, en la soutenant d'un bras autour de sa taille... Sava est resté agenouillé sur le sol.

SAVA : *Elle a été trompée, voisin, par un de vos... un homme de chez nous.*

IAGOCHA : *Chère Mademoiselle, ce soir-là, après le spectacle, je suis resté au théâtre à cause de vous. J'espérais vous voir au cocktail. Je voulais vous féliciter de tout mon cœur. Je ne suis pas un grand connaisseur en matière de ballet, mais maintenant que j'ai vu votre performance, je comprends pourquoi les gens vous admirent et vous aiment tant. Avec votre permission, je voudrais vous féliciter maintenant... J'ai été pour ainsi dire ensorcelé par votre danse... et par vous-même.*

Iagocha s'incline, lui baise la main... Sa bouche s'attarde un instant de trop sur la main de la danseuse – du moins c'est ce qu'il a semblé à Sava, tandis que, à genoux, il les regardait. La langue française, les belles paroles et le baisemain rétablissent la demoiselle Nina Herbert.

NINA : *Je vous remercie, monsieur.*

IAGOCHA : *Je vais me permettre de vous demander de m'accompagner, chère demoiselle. Après tant de désagréments inutiles, vous avez bien besoin de repos. Considérez-vous dans notre ville, comme parmi vos plus chers amis. Ma voiture est dans la cour. Permettez-moi...*

SAVA : *Est-ce que vous allez l'aider ?*

IAGOCHA : Bien sûr, naturellement. Après tant d'années, j'ai enfin rencontré une vraie artiste internationale... Elle va venir chez moi, pour se reposer et se remettre un peu, et demain nous réglerons toutes les formalités administratives. Il y a encore des affaires à elle chez vous ?

SAVA : Non... Mais où est-ce qu'elle va loger maintenant ? Vous êtes... célibataire... seul... et un homme jeune.

IAGOCHA : Oui. Et vous, vous êtes célibataire, également, et vous êtes un homme ... plus âgé. Vous vouliez me dire ou me demander quelque chose ? Vous semblez taire quelque chose à haute voix, mon cher voisin.

SAVA : Je me demande si c'est ce qu'elle souhaite... Elle a déjà été trompée par un de vos... par un homme de chez nous... Nina, tu pars maintenant ? Tu t'en vas ? Nina, tu me comprends ?... Tu me comprends ?

IAGOCHA : Surtout "avec beaucoup d'attention". Beaucoup d'attention.

NINA : Merci, Sava... Merci beaucoup, mon cher Sava.

La fille l'enlace, l'embrasse avec gratitude, ramasse la couverture, la jette sur ses épaules et sort de la maison. Iagocha la suit pas à pas, lui soutenant la taille de son bras droit. Ils quittent la maison... Sava reste toujours à genoux. Muet. Le regard vide. Il s'approche de la table sur ses genoux, comme s'il n'avait pas la force de se mettre debout. Monsieur Grabinski le regarde avec compassion, peiné.

SAVA : Teïa, mon ami, ton frère a emmené Nina. Tu as vu, Teïa ? Comment peux-tu écrire alors que de telles horreurs se passent autour de toi ? Je l'ai supplié de l'aider, comme un homme... et lui... dans sa voiture... dans son appartement... Teïa ?!

TEĀ : Qu'est-ce qui t'étonne tellement là-dedans ? Tu sais très bien, qu'il y a des gens auxquels il ne faut pas demander de l'aide – même si ta vie est en danger ; car quand ces gens-là décident de te présenter la facture – tu regrettes d'être en vie.

SAVA : Il va la tromper... et moi je... je mourrai de honte. Je mourrai, TeĀ... Elle a même oublié l'électrophone et les disques. Et le mouchoir avec lequel elle m'a bandé la main. C'est à elle tout ça ! Nina ! Nina !

On entend le bruit de moteur de la voiture de Iagocha qui quitte la cour. Sava éteint l'électrophone, ramasse les disques. Emporte le tout dans ses bras et se précipite dans la cour. Monsieur Grabinjski serre la main de TeĀ, qui lui offre quelques livres. Quelque part, dans la cour, comme naguère l'appel de Léopold Vazik, on entend l'appel de Sava le ramoneur : Ninaaa ! Ninaaa ! Ninaaa !

TeĀ raccompagne son ami polonais jusqu'à la porte. Il parle tandis que la voix de Sava se perd au loin.

TEĀ : Vous voyez, monsieur Grabinjski, dans notre entourage quotidien vivent de pauvres gens, malheureux, miséreux, pareils à ces personnages de romans qui provoquent notre pitié et pour lesquels nous avons tant de compréhension quand nous les trouvons dans les livres. Alors, une fois le livre refermé, essayons de comprendre les gens – de les aider, avant qu'ils ne deviennent des héros artistiques. Si nous faisons cela, il y aurait peut-être moins de bons livres, mais aussi moins de gens malheureux.

Monsieur Grabinjski hoche la tête, serre contre lui les livres offerts, soupire et quitte la maison. TeĀ revient à la table, s'assoit et continue à remplir fébrilement une feuille de papier. Sa sœur Vesela et lui sont à nouveau seuls. Après toute

cette agitation, après la musique, la danse et le vacarme, le pauvre foyer semble encore plus désert et plus triste.

La sœur se lève, une main soutenant un endroit douloureux de son dos. Elle s'approche de la table, pose la chaussette raccommodée sur le manuscrit.

VESELA : Teïa, tiens, mets-la... Tu vas attraper froid.

TEÏA : Oui... Excuse-moi, qu'est-ce que tu as dit ?

VESELA : Voilà la deuxième. J'ai fini de la repriser. J'espère qu'avec ce travail, tu auras assez d'argent pour t'acheter une paire de chaussettes neuves.

TEÏA : J'espère... Si ceux-là ne m'avaient pas interrompu, j'aurais fini la dernière scène... C'est bien que tu ne t'en sois pas mêlée. Tu te serais sûrement énervée.

La sœur se recule pour le dévisager. Elle se signe.

VESELA : De quoi tu parles, Teïa ?

TEÏA : Mais, d'eux.

VESELA : Qui ça "eux", mon cher petit frère ? De qui parles-tu encore ? Mon Dieu, cher Seigneur, seul et bon Père Tout Puissant, Toi qui vois tout, donne-moi de la force et de la volonté, aide-moi à supporter cette épreuve, préserve, mon Dieu, le peu qu'il me reste de force et de raison...

Le téléphone sonne... La sœur se déplace continuant à regarder son frère qui écrit. Elle décroche.

VESELA : Oui ?... C'est toi, frerot ?... Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Ce n'est pas possible ?... Seigneur Dieu... Sainte Marie... Où est-il maintenant ?... Oui... Tu peux l'aider ?... Aide-le, ta petite sœur te le demande... Fais tout ce que

tu peux, comme pour moi-même... Il a été tout pour nous après la mort de notre père... Oh ! sainte Vierge... Où est-il ?... Il faut que je le voie... Non, non, non, il faut que je le voie tout de suite... Il lui faut du sang ? Je viens, je viens tout de suite.

Elle raccroche tout en larmes. Elle part chercher quelque chose dans la maison, regarde autour d'elle, désespérée... Teïa s'est levé.

TEÏA : Que se passe-t-il ?

VESELA : Notre Sava... Sava a eu... un accident... Sainte Vierge...

TEÏA : Comment cela ?

VESELA : Il est tombé... de l'immeuble de Iagocha... Notre Sava...

TEÏA : Ah, l'idiot !... Il n'est pas tombé, Vesela, il a sauté, à cause de Nina.

VESELA : À cause de Nina ? Quelle Nina ?

TEÏA : Celle que notre frère a emmenée avec lui. Nina Herbert, la ballerine polonaise.

VESELA : Sava a sauté à cause d'une ballerine polonaise ?

TEÏA : Oui.

VESELA : Que notre frère a emmenée chez lui ?

TEÏA : Oui, notre frère. Le tien et le mien.

VESELA : Teïa ! Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu dis, tu perds la tête, tu es fou ? ! Ce serait la faute de

notre frère ? De mon Iagocha ? ! Pousse-toi ! Laisse-moi tranquille ! Pauvre Teïa ! Fou ! Tu es devenu fou ! Fou !

Vesela saisit son petit sac noir et sort en criant de la maison. Craignant pour sa sœur qui perd la raison, le malheureux poète attrape ses chaussures, les enfle en vitesse – la gauche au pied droit et la droite au pied gauche, et sort de la maison en l'appelant.

TEÏA : Vesela ! Attends, Vesela ! Vesela !

IX

LE DEUXIÈME SUICIDE

Sava le ramoneur est couché dans la salle de réanimation.

Il est relié à un sismographe qui indique les battements de son cœur et de son âme. Il a une perfusion dans la veine de son bras gauche. Un flacon de sang est suspendu à une perche métallique. Un masque à oxygène couvre son visage. Sa tête noire de suie repose sur un oreiller blanc, comme s'il dormait. En visite privée officielle arrive le policier Voulé. L'homme en uniforme s'approche du lit, regarde l'écran qui émet des sons brefs et aigus, comme pour vérifier si Sava est vivant.

LE POLICIER : Sava, tu m'entends, Sava... C'est moi, Voulé... Le policier Voulé, ton ex-locataire... J'étais en patrouille quand tu as eu ton accident... Les médecins disent que tu vas t'en tirer... Selon eux, le pire est passé... Tu m'entends, Sava... Ma sœur Ielena est infirmière ici... Je lui ai dit qu'elle prenne soin de toi tout le temps qu'il faudra... Comment as-tu fait pour tomber d'un balcon qui avait une balustrade... Qu'est-ce qui s'est passé, Sava ?... Tu m'entends ?...

Arrivent Teïa et Vesela. La sœur s'approche du lit, se tait, retient son chagrin. Teïa marmonne, à mots à peine audibles :

TEÏA : Tiens bon, mon ami.

Vesela s'étouffe, tourne la tête et pleure bruyamment. Le frère la tire de côté, la calme en lui murmurant.

TEÏA : Vesela, s'il te plait... Tu as entendu ce que le docteur a dit... Vesela...

Le policier attend que la femme en deuil arrête de pleurer ; il s'approche de l'oreiller, se penche sur le malheureux.

LE POLICIER : Sava... dis-moi si quelqu'un t'a poussé ou balancé de là-haut ? On ne peut pas tomber comme ça par hasard... Qu'est-ce qui s'est passé, Sava ?... Un vaurien affirme que tu as enjambé la balustrade et que tu as sauté, mais je ne peux pas y croire... Je l'ai coffré. Il a déjà été condamné... Un grand, avec les cheveux châtain, assez dégarni, le menton bien rasé, avec une veste en cuir noir, des jeans et des baskets... C'est lui qui t'a balancé ?... Tu m'entends, Sava ?... Fais juste un signe de la tête si tu m'entends... Ou un battement de paupière.

VESELA : Il l'a poussé... Quelqu'un l'a poussé.

TEĀ : Vesela, s'il te plait... Personne ne l'a poussé, il a sauté lui-même de l'immeuble de Iagocha.

VESELA : Camarade, ne l'écoutez pas, il n'a pas toute sa tête. Vous ne connaissez pas mon frère, le pauvre, il est fou.

LE POLICIER : Je le connais, je le connais. Et pourquoi, camarade, tu soutiens qu'il a sauté ? Pourquoi es-tu si sûr de toi ?

TEĀ : Parce que, camarade, mon frère...

Dans la pièce entre Iagocha Kraï. Le camarade est impeccablement vêtu d'un costume noir, coiffé avec soin les cheveux en arrière, il ne lui manque plus qu'un œillet à la boutonnière de sa veste. La sœur le prend dans ses bras, l'embrasse, pleure contre sa poitrine.

VESELA : Mon petit frère, sauve-moi... Au nom de Dieu je t'en supplie... Il n'arrête pas de t'accuser du malheur de Sava. Il me fait croire que c'est de ta faute... Il dit que mon... que notre Sava a fait ça à cause de toi.

LE POLICIER : Je suis témoin, camarade Kraï. Il vient à l'instant de le déclarer devant moi.

IAGOCHA : A moi, de ma faute à moi ? Teïa ?

TEÏA : Ne joue pas au gangster innocent. Pas devant moi. J'en ai jusque-là de vos airs de brutes étonnés ! Jusque-là ! Tu n'as pas emmené Nina Herbert dans ton appartement ? Cet homme t'avait gentiment demandé de l'aider, et toi comme une bête...

IAGOCHA : Qui ai-je emmené dans mon appartement ?

TEÏA : Nina Herbert, la ballerine polonaise.

IAGOCHA : Vesela, de quoi parle-t-il ? Qu'est-ce qui le prend ?

VESELA : Il est malade, mon petit frère. Ça fait des années que je te répète qu'il est malade, qu'il faut que tu l'aides. Il voit tout – ce qui n'existe pas. Il est fou voilà ce qu'il a. Il est fou !

TEÏA : Qui est fou, Vesela ? Moi, je vois tout "ce qui n'existe pas" ?! Et qu'est-ce qui n'existe pas ? Vous, vous voyez tout, mais vous faites semblant d'être aveugles, sourds et muets, à cause de bandits et vauriens comme lui !

IAGOCHA : Teïa...

TEÏA : Je ne suis pas fou, mais je vais le devenir. Bientôt je serai vraiment fou, car vous avez tout fait pour que je le devienne. Vos agissements, aucune personne normale ne pourrait les supporter ni les endurer. On n'a pas le choix, on est obligé d'être une ordure, ou un fou !

IAGOCHA : Arrête d'aboyer, Teïa. Arrête tes jappements de cabot.

TEÏA : Les gens honnêtes ne peuvent plus supporter de vous regarder en face, ils se détournent, s'écartent de votre chemin, meurent dans la misère, ou, comme Sava, se suicident. Voilà à quoi aboutissent vos réussites mafieuses : leurs misérables vies et leurs morts encore plus misérables. Voilà ce qu'on trouve ici, quant au reste il n'existe pas !

IAGOCHA : Emmène-le !

TEÏA : Les maîtres de la misère, de la pauvreté, de l'amertume et de la honte !

Teïa crie son dégoût, lève la main sur son frère et repousse sa sœur qui essaye de le calmer. Ses mots et son comportement attirent l'attention sur ses chaussures mal mises qui accentuent un air de grande tristesse, pitoyable, et impuissante. Comme si un clown avait surgi devant un tank blindé, pour l'arrêter avec ses mains et ses mots... Iagocha crie au policier.

IAGOCHA : Qu'est-ce que tu as à me regarder ! Allez, emmène-le !

LE POLICIER : J'ai reçu des ordres...

IAGOCHA : Dans le premier asile venu ! A l'asile, le chien ! C'est moi qui dirai quand il sera guéri ! Emmène-le ! Embarque-le !

Le policier saisit le maigre Teïa et l'emmène sans qu'il oppose de résistance. Iagocha, d'un bras protecteur enlace sa sœur.

IAGOCHA : Excuse-le, Sava, si tu l'as entendu. Notre malheureux frère est malade. Quand tu seras guéri, il aura, lui aussi, retrouvé la raison... Allons-nous en, Vesela.

VESELA : Laisse-moi... Laisse-moi, toi aussi... Je ne vais nulle part... Nulle part... Sava, tu m'entends... Cette oie que tu

m'avais offerte pour le déjeuner de dimanche – je l'ai libérée... Elle a guéri et elle s'est envolée... s'il te plaît, guéris toi aussi... S'il te plaît, guéris... Je t'en supplie...

Iagocha prend tendrement sa sœur par le bras et l'éloigne de l'oreiller de Sava. Il l'emmène... Du couloir on entend les pleurs hystériques de Vesela. Sava soulève une main. Ouvre les yeux. Avec effort il attrape l'embout du tuyau, à la base du flacon, puis laisse retomber le bras bandé avec le mouchoir de Nina, et interrompt l'apport de sang. Le bras retombe sur le côté du lit, et par l'ouverture du tuyau le sang coule goutte à goutte sur le sol. De l'autre main, il enlève le masque à oxygène. Les sons aigus de l'électrocardiogramme faiblissent peu à peu. Perdant conscience, Sava le ramoneur chuchote...

SAVA : Nina... Nina... Nina...

Et tandis que la lumière sur la scène diminue jusqu'à une obscurité profonde dans laquelle sombre le malheureux ramoneur, parmi les spectateurs, au premier rang du parterre, un policier en uniforme – jumeau du policier Voulé – se lève et quitte la salle. Il s'en va pensif, l'air troublé, comme s'il venait au théâtre pour la première fois, ou comme si l'histoire le troublait et l'amenait à partir rapidement.

Alors, peut-être viendra la

FIN

Première édition en serbe : 1987

© Dušan Kovačević

© Vladimir Čejović - Anne Renoue, pour la traduction française